

REVUE de la CORSE

ANCIENNE et MODERNE

Historique, Littéraire et Bibliographique



SOMMAIRE

| | Pages |
|---------------------------------------|--|
| DE METS (Docteur),.... | <i>Le mystère de Sainte-Hélène, avec illustrations</i> 193 |
| NATALI..... | <i>Parmi le thym et la rosée ; III</i> 206 |
| COLONNA DE GIOVEL-LINA (Général),.... | <i>Le général baron Giacomoni</i> 221 |
| BATTESTINI (François). | <i>L'ancre de la « Santa Maria » de Colomb.</i> 235 |

Bibliographie et Nouvelles

A NOS LECTEURS

La *Revue de la Corse*, fondée en 1919 par M. CLAVEL, se tient à l'écart de toute question politique et ne se soucie que des questions scientifiques et économiques relatives à la grande île française. C'est une publication illustrée de 48 pages au moins et paraissant tous les deux mois, soit six numéros par an.

La Direction, toujours désireuse de conserver à cette Revue son caractère de vulgarisation des questions corse, maintient, pour les anciens abonnés les prix de quinze francs (France et Colonies) et vingt francs (étranger), comme montant de l'abonnement annuel.

Toutefois, la Direction, pour lui permettre d'accroître l'abondance du texte et de l'illustration, accepte volontiers que les abonnés portent spontanément leur versement à *vingt et à vingt-cinq francs* comme les nouveaux.

Elle leur demande davantage : c'est de communiquer la Revue et de recruter des abonnés. Plus le nombre en sera grand, plus l'importance du périodique augmentera.

Elle accepte enfin les offres de publicité commerciale (feuilles rouges) dans le seul but de couvrir en partie ses dépenses. Les tarifs, identiques à ceux des autres Revues, sont *de 400 francs pour une page annuelle, de 250 francs pour une demi-page, de 100 francs pour un quart de page.*

Enfin pour faciliter cette publicité aux petits commerçants, elle leur offre un huitième de page pour cinquante francs par an.



AVIS IMPORTANT

La direction se propose de faire présenter la quittance de l'abonnement pour 1931 dans le courant du mois de novembre. Pour éviter les frais de présentation par la poste qui s'élèvent à 2 fr. 50, elle prie instamment les abonnés de bien vouloir effectuer ce paiement, avant la fin du mois, par chèque postal à notre compte 813-42 Paris (coût 0 fr. 50 centimes).

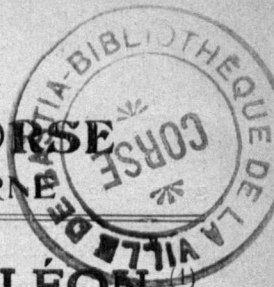
DIRECTION :

Professeur A. AMBROSI-R., 26, Rue Monsieur le Prince, PARIS (VI^e)

COMPTE POSTAL : Paris 813.42 — TÉLÉPH. : Danton 34-25

REVUE DE LA CORSE

ANCIENNE ET MODERNE



Comment mourut NAPOLEON

LE MYSTÈRE DE SAINTE-HÉLÈNE

Il y a de cela 110 ans. Le 5 mai 1821, mourait à Sainte-Hélène cet homme extraordinaire qui remplit le monde de l'éclat de sa renommée et de sa gloire, au milieu du fracas des batailles et des victoires, cet homme auquel la France dut son salut, qui tint à ses pieds, vingt ans durant, les souverains de la vieille Europe.

La société moderne lui doit l'ordre d'après un statut nouveau issu de la Révolution, et en même temps, pour autant que ces choses sont compatibles avec la nature humaine, la liberté, l'égalité et la fraternité.

Quelques fidèles accablés par cette longue agonie et cette perte cruelle, sont groupés autour de sa couche funèbre.

Le Maréchal, Mme Bertrand et leurs quatre enfants, le Général Montholon, Marchand, l'homme de confiance, le

(1) Le docteur de Mets, l'auteur de cette importante étude, dont nous commençons la publication, est un des plus érudits praticiens de la Belgique, où les sentiments français et napoléoniens (c'est tout un) sont si vivaces. Il est en outre digne de tous les respects par sa conduite admirable, pendant la guerre de 1914, et par sa ferme attitude en face de l'envahisseur dont il eut à subir les plus mauvais traitements. Tout en prodiguant ses soins aux blessés et aux réfugiés français, il s'occupa de faire passer clandestinement la frontière à de nombreux jeunes Belges, désireux de rejoindre l'armée que commandait le roi Albert. Malheureusement un espion découvrit l'organisation le 17 juin 1917. Par la suite, 46 personnes de cette organisation furent arrêtées ; vingt-six furent condamnées à mort par les Allemands et six fusillées le 13 mars 1918. Pour les autres, dont notre collaborateur, la peine fut commuée en travaux forcés à perpétuité. A la veille de l'armistice, les prisons s'ouvrirent. Le docteur et Mme de Mets, une vaillante patriote, en sortirent fortement endommagés. Notre collaborateur reprit néanmoins son activité professionnelle et ses travaux historiques, dont l'article que nous publions est un des fruits ; nous le remercions bien cordialement d'avoir voulu que la **Revue de la Corse** en ait la primeur.

A. A.

docteur Antommarchi, l'abbé Vignali, plusieurs serviteurs dévoués ; tous, pendant de longs jours et de longues nuits, se sont relayés pour adoucir les souffrances du moribond.

Six heures sonnent ; le canon tonne, annonçant le couvre-feu à la nombreuse garnison (2.600 hommes) préposée à la garde du prisonnier. Plus à l'Ouest, à huit cent milles, dans l'île d'Ascencion, une autre garnison veille sur l'Océan.

Le lendemain matin à la première heure, le Gouverneur de l'île, Sir Hudson Lowe, l'amiral, les Commissaires des Rois de la Ste Alliance : Comte de Montchenu (France), Balmain (Russie), Sturmer (Autriche), accouraient pour constater que la mort avait fait son œuvre.

Les Rois de la Ste-Alliance pourront dormir tranquilles, leur prisonnier ne viendra plus hanter leur sommeil !

Dans cette étude médico-historique, nous nous proposons d'élucider les causes de la maladie et de la mort de l'Empereur.

Chemin faisant, nous rappellerons ses antécédents morbides.

Nous commencerons par un résumé succinct des événements qui se sont passés depuis juillet 1815 : le débarquement à Ste-Hélène, les conditions du séjour dans l'île, le bulletin de santé de l'Empereur, ses médecins, sa mort, son autopsie.

Nous tâcherons de préciser et d'interpréter dans la mesure du possible les lésions anatomo-pathologiques et de déchiffrer, à la lumière des connaissances nouvelles de la clinique et des recherches de laboratoire, ce qui fut pour nos devanciers le mystère de Ste-Hélène.

Quelques notions sur cette île, sur son climat, ne seront pas inutiles pour interpréter les conditions de l'habitat de Ste-Hélène. Rocher perdu dans l'Atlantique, hémisphère sud, à 15°5 lat. et 5°42 Ouest, a comme étendue 10-1/2 mill. marins (2) de longueur (N. S.) et 8 1/4 mill. mar. de largeur : la surface de la plus vaste de nos communes belges. D'origine volcanique ancienne, elle présente une dépression centrale entourée de hautes falaises de 1.400 à 2.700 pieds (3), entrecoupées de vallées assez élevées, largement échancrées du côté de la mer, donnant issue aux nombreux ruisseaux venant de l'intérieur

Elle présentait au moment de sa découverte une faune et

(2) On sait que le mille marin vaut 1856 mètres.

(3) On obtiendra la hauteur en mètres, en divisant à peu près par trois.

une flore spéciales, sur lesquelles nous nous réservons de revenir quelque jour.

Elle fut découverte en 1502 par un navigateur portugais, Joao de Nova, à son retour des Indes. Un autre Portugais, Fernandez Lopez, un ancien négrier qui s'était fait marin depuis qu'il avait été mutilé par Albuquerque, s'y installa à demeure avec quelques esclaves noirs.

Il y entreprit des cultures et introduisit des céréales, des légumes et des arbres fruitiers d'Europe. Ses entreprises réussirent. A sa mort toute occupation cessa. Des navigateurs de toutes nations y faisaient escale, sans s'y fixer. Les Hollandais y eurent une occupation temporaire pendant quelques années, à partir de 1645. Ils furent supplantés en 1661 par la British Est India C^o qui bientôt fut confirmée par charte royale.

Dès lors, l'île devint une base pour tous les navires se rendant au Cap de Bonne Espérance, situé à environ 20 degrés plus au Sud-Est.

Les Anglais y introduisirent de nouvelles et nombreuses essences d'Europe et d'Afrique : des chênes, des saules, des cocotiers, des orangers-citronniers, du formium tenax. Des centaines de navires y faisaient escale pour les besoins du commerce, et pour faire de l'eau.

Le commerce devint très prospère, la population s'accrut rapidement ; population hétérogène : nègres, chinois, indous, une masse flottante d'aventuriers et de marins, pas mal d'hybrides. Les factoreries et les comptoirs dirigés par des négociants audacieux prospéraient.

L'ouverture de l'isthme de Suez, en détournant la navigation, fut fatale à la prospérité de Ste-Hélène.

Sa population est tombée à 3.500 âmes, presque tous descendants des anciens esclaves.

Devenue depuis domaine de la couronne, elle est occupée par une garnison. Elle hébergea l'ex-sultan de Zanzibar et, en 1900, de nombreux prisonniers boers.

En 1815, elle fut choisie par les rois de la Ste-Alliance pour devenir la résidence de l'Empereur vaincu.

Quelle résidence !

Comme aspect une superbe végétation tropicale, une température tropicale aussi (tempér. max. entre 31 et 45°, suivant la saison), rafraîchie par les courants d'eau froide des mers australes, des tornades continuelles, du brouillard ou un soleil de feu. Les Anglais, passés maîtres dans l'art de se créer du confort, ont construit une belle ville : Jamestown, de belles fermes, de belles villas, de beaux hôpitaux, tou-

jours bien garnis jadis, trop bien garnie, nous verrons tantôt pourquoi.

L'illustre prisonnier est logé dans une vieille grange, sans étage, accommodée tant bien que mal : sa suite n'est pas mieux logée autour de la demeure principale.

Les Anglais en abordant dans l'île ont apporté, avec les ressources de l'industrie et du commerce, avec les bienfaits de l'agriculture, les germes des maladies tropicales. Le pays est infesté de moustiques et de rats amenés par les navires caboteurs venus des côtes d'Afrique avec des esclaves.

Il y a aussi des chèvres, venues de Malte (?), ces chèvres dont on connaît aujourd'hui la déplorable influence morbide.

La fièvre des tropiques règne en maîtresse dans ces pays édéniques, aux frondaisons paradisiaques. Elle y règne depuis longtemps, depuis le début de l'occupation.

L'embouchure du Zaïre (Congo) fut découverte en 1482 (donc à peu près en même temps que Ste-Hélène) par le navigateur portugais Diego-Cao ; la région méridionale fut tout de suite ouverte à l'évangélisation : Franciscains, Dominicains, Carmes, et plus tard Jésuites, s'y succédaient sans tenir ; ils étaient rapidement fauchés. Les Capucins venus à leur tour ne furent pas plus heureux : de 1645 à 1695, 170 missionnaires s'y aventurèrent : aucun ne put rester plus de cinq ans (3).

C'est dans cette sinistre région que les Portugais allèrent puiser, avec la main-d'œuvre noire, les germes de l'infection malarienne qui vaudra à Ste-Hélène sa sinistre réputation.

*
* *

Revenons à juillet-août 1815. L'Empereur, tiraillé en sens divers, abandonné par les uns, trahi par les autres, a formé le projet hardi de gagner l'Amérique, et de tenter peut-être encore la fortune. Il attend à Rochefort, espérant échapper à la flotte anglaise dont les nombreux navires bloquent toute la côte française.

Ne pouvant plus compter sur une aide efficace de personne, il décide de s'en remettre à la générosité anglaise et de demander un asile auprès de l'hospitalière Albion.

En mettant le pied sur le *Bellérophon*, il fut reçu par le capitaine Maitland comme un Empereur. Le navire fit voile

vers Plymouth où le 3 août le *Northumberland* (capit. Ross et battant pavillon amiral Cockburn) vint le rejoindre.

La traversée avait été dure ; toute la suite française avait souffert du mal de mer. Napoléon informé de la décision du gouvernement anglais de l'interner à Sté-Hélène, « ce rocher perdu au milieu de l'Océan, sans cesse battu par la tempête » protesta : « Vous avez souillé l'honneur et le drapeau anglais en m'emprisonnant comme vous le faites ».

Quelques fidèles sont admis à partager l'exil et la prison de l'Empereur : Le Maréchal et Mme Bertrand (accompagnés de leurs enfants), le général et Mme Montholon et leur fils, le comte Las Cases et son fils, le général Gourgaud, le fidèle Marchand et quelques serviteurs. Le docteur Maingaud, qui avait accepté de l'accompagner en Amérique, refusa d'aller aux tropiques ; il fut débarqué avec tous ceux qui n'étaient pas autorisés à suivre.

Le docteur Bary O'Meara, médecin du *Bellérophon*, s'était dévoué pour les voyageurs pendant la traversée. Remarqué par Napoléon pour son zèle et sollicité par lui pour être attaché à sa personne, il accepta, encouragé du reste par le commandant du *Bellérophon*.

C'est ainsi qu'il passa sur le *Northumberland*, dont le docteur Warden était médecin en chef.

La traversée fût propice. Sauf pendant les périodes de mal de mer, l'Empereur jouissait d'une bonne santé ; « il marquait mieux que ses fidèles compagnons » (Warden).

Deux bons mois après son départ de Plymouth, le *Northumberland* atteignait son but (14 octobre) tandis que le soleil couchant illuminait les sommets du rocher de Sté-Hélène.

Sur le *Bellérophon*, Napoléon avait été traité comme Empereur. Sur le *Northumberland*, les officiers étaient corrects, sans plus. Une fois à terre les misères vont commencer après le départ de l'amiral Cockburn. Nous sommes renseignés sur tout ceci par les lettres du docteur Warden à sa fiancée.

Tout ceci fut publié plus tard à Londres et fit scandale. L'auteur, Warden, bon Ecossais, se montrait trop bienveillant envers le prisonnier et s'exprimait trop franchement sur la sinistre réputation de l'île. Il a vu le grand nombre d'impaludés dans les deux hôpitaux, soit parmi les soldats, soit parmi les civils. Il ne se dit pas enchanté du climat, au contraire.

En débarquant le 17 octobre à Jamestown, Napoléon est logé en ville. On a vue sur la mer. C'est mauvais pour un prisonnier !

Alors on choisit une plaine à six mille de Jamestown : Longwood, une plaine un peu encaissée. Comme demeure, le choix s'arrête sur une grange en bois : pour l'agrandir on ajoute quelques constructions de fortune où l'on pourra héberger le comte Las Cases, Marchand et les serviteurs.

En attendant l'achèvement de l'installation, l'Empereur reçoit l'hospitalité d'un résident de l'île, M. Malcombe, qui habite aux « Brears » (les ronces).

Le Maréchal et Mme Bertrand ont à leur disposition une petite maison, à un mille de là, composée de 4 pièces, plutôt rudimentaire. Le comte et Mme Montholon sont un peu plus loin.

L'Empereur a la faculté de se mouvoir dans un périmètre de 13 milles.

Les rapports sont courtois mais sévères, aussi longtemps que l'amiral Cockburn commande ; lui parti, tout change. Avec le nouveau Gouverneur, Sir Hudson Lowe, le régime va s'aggraver.

Défense à l'Empereur ou à quelqu'un de sa suite de sortir des limites fixées, de s'entretenir avec n'importe quelle personne de l'île sans la présence d'un officier anglais préposé à sa garde, et qui tous les jours vient s'assurer de la présence et de la santé du prisonnier. L'un après l'autre les Français paient leur tribut au climat. C'est le général Gourgaud (atteint de dysenterie), puis c'est Mme Bertrand, puis c'est Mme Montholon.

Au bout de 3 mois, l'Empereur entre à Longwood que les serviteurs se sont complu à aménager et à embellir.

Le docteur Warden y était bien venu, bien qu'il n'y vint guère. La discipline le lui interdisait.

En juin il se dispose à rentrer en Angleterre et vient prendre congé de l'Empereur qui appréciait ses manières courtoises, son savoir, sa culture générale et son dévouement.

A peine rentré à Londres, Warden passe en Conseil de guerre et est rayé des cadres de l'amirauté.

Motif : sa trop grande bienveillance envers le prisonnier.

Bary O'Meara, le médecin officiel de l'Empereur et choisi par lui, avait eu des écoles. Tout jeune, à 19 ans, il avait navigué et fait de longues croisières autour du monde ; comme beaucoup d'officiers de la marine anglaise il parlait l'italien. C'est en italien qu'il s'entretenait avec l'Empereur, à qui la langue anglaise était peu familière. Il était expérimenté, réfléchi et inspirait confiance. Il se trouva malheureusement tiraillé entre ses devoirs de médecin, ses obliga-

tions envers son auguste malade, et celles que le Gouverneur voulait lui imposer.

Pendant la première année de son séjour, la santé de l'Empereur était satisfaisante.

Au mois d'octobre, il eut une première crise fébrile. Le diagnostic posé par Bary O'Meara est imprécis : catarrhe des voies supérieures, douleurs abdominales dans la région du foie, gonflement du ventre et des membres inférieurs.

Napoléon s'est toujours montré ému de la cause de la mort de son père, enlevé assez jeune par suite de troubles gastriques attribués au « cancer de l'estomac ». Le diagnostic est resté vague ; il ne pouvait être plus précis à cette époque lointaine.

Dans son jeune âge, Napoléon était plutôt faible ; à l'âge de 18 ans, il fut atteint de fièvre tierce rapportée d'Ajaccio où la fièvre paludéenne était endémique ; deux ans après, nouvelle poussée fébrile avec pleurésie, à Auxonne : la tuberculose est invoquée.

Troubles civils en Corse : les Bonaparte sont du parti français. Les Paoli du parti anglais l'emportent. Dès ce moment la carrière politique de Napoléon se dessine : les Bonaparte, tous leurs tenants et aboutissants, notamment les Costa, le poussent. Son frère Lucien est nommé député aux Cinq-Cents ; il devait préparer le 19 Brumaire et l'ascension de Napoléon au Consulat.

En dépit de son enfance plutôt débile, Napoléon se montre d'une activité débordante. Sa résistance à la fatigue était extraordinaire. Son organisme s'était endurci ; malgré ses occupations pressantes, il ne laissait écouler aucun jour sans monter plusieurs heures à cheval.

D'une grande sobriété, il ne passait pas beaucoup de temps à table : il mangeait vite et peu. Cette habitude d'expédier ses repas, il l'avait prise au cours de ses campagnes ; il la conserva plus tard pendant les réceptions aux Tuileries : les dîners de la cour, pour les invités, se réduisaient à peu de chose.

Un jeune Brugeois, volontaire des armées de la République, y fit ses études médicales entrecoupées par les expéditions militaires. Devenu médecin, le jeune docteur de Meyer eut l'occasion d'approcher souvent l'Empereur, pour lequel il avait conservé un véritable culte. Il rappelle dans ses mémoires ce détail : C'était la veille d'une grande bataille. Les troupes harassées par des marches forcées s'abandonnaient au repos. L'Empereur continuait à travailler tard dans la nuit jusqu'à l'aube. Quand le signal du combat fut donné, il s'étendit sur des bottes de paille, pêle-mêle

avec ses aides de camp et ses ordonnances. A son réveil, le sort de la bataille était fixé ! Il s'endormait et se réveillait à volonté : dès qu'il rouvrait les yeux, il était si lucide d'esprit que son secrétaire pouvait se mettre à la besogne sans retard. Il avait soumis son corps à une discipline de fer. Plus tard, quand il présidait un Conseil d'Etat, pendant plusieurs heures, il ne manifestait pas le moindre signe de fatigue. Et puis venaient les réceptions, les audiences et enfin les sorties à cheval. Il était jusqu'au Consulat maigre et pâle ; à partir de ce moment, il prit du ton et de l'embonpoint.

A Ste-Hélène, changement de décor. Lui, qui pendant 25 ans avait parcouru l'Europe à cheval, gouverné la France de sa poigne de fer et, pour tenir l'Europe en bride, avait « donné » avec une inlassable activité, se trouve réduit à l'inaction. Les rares sorties qu'il s'accorde au début, à cheval ou en voiture, il y renonce. La vue des sentinelles anglaises posées partout lui est odieuse ; alors il s'enferme à Longwood dont l'installation est rudimentaire. Il lit, il écrit, il dicte ses mémoires.

Puis il se fait lire. Incommodé par la chaleur, par les moustiques, par l'humidité ambiante (il pleut tout le temps à Ste-Hélène) il prend l'habitude des bains chauds prolongés.

Le ravitaillement de Ste-Hélène se fait mal. Toute l'alimentation doit venir du Cap et la navigation à voile, à cette époque, n'est ni rapide, ni certaine. Les vivres, souvent ne sont pas frais, ce qui n'est pas sans influence sur la santé de la population et de la garnison, de la colonie française et de l'Empereur surtout qui se trouvent dans les pires conditions à Longwood.

L'Empereur est pris de nouvelles attaques fébriles, accompagnées de douleurs dans la région du foie. Il a conservé l'habitude d'expédier ses repas et reste sourd aux exhortations du Dr Bary O'Meara, partisan d'un régime plus rationnel. Du reste il se refuse catégoriquement à toute espèce de médicaments, même, à l'occasion, à un évacuant ; la réglisse et le jus de réglisse, voilà son unique remède.

Bary O'Meara avait la confiance de l'Empereur, il n'avait pas celle du terrible Gouverneur Hudson Lowe : il prétendait, à l'encontre de celui-ci, que le prisonnier était malade du climat : il l'écrivait à Londres où il envoyait des rapports secrets. Il y eut des fuites et en conséquence le rapel de O'Meara fut décidé.

L'Empereur est péniblement affecté à l'idée du prochain départ de son médecin.

Il demande aux puissances alliées qu'on lui envoie un médecin de sa maison, connaissant son tempérament ; il

demande aussi un prêtre catholique. Il ne veut pas, s'il lui arrive de succomber là (ce dont il se dit assuré) d'un pasteur protestant pour ses funérailles, comme ce fut le cas pour des serviteurs qui avaient été tués par le climat, au cours de la première année.

La demande est accueillie et transmise à Mme Mère et au Cardinal Fesch, oncle de l'Empereur.

O'Meara quitta Ste-Hélène à contrecœur et fut vivement regretté. Pour le gouvernement anglais, le prisonnier ne pouvait être malade du climat, mais du cancer peut-être. Pour lui encore, le seul but de l'Empereur était de se faire transférer ailleurs ! et d'échapper à la captivité !

O'Meara, à peine rentré en Angleterre, comparait en conseil de guerre et est rayé des cadres de l'amirauté. Sa condamnation fut un succès pour le gouvernement anglais et un échec pour l'opinion publique manifestement favorable à l'Empereur. L'opposition, à la tête de laquelle se trouvait Lord Holland, bien documenté par O'Meara, *exigeait impérieusement le déplacement de Napoléon et le rappel du féroce Gouverneur*. Le Gouvernement fit de belles promesses et bientôt tout fut oublié.

O'Meara, irrité par la persécution dont il était l'objet, se jeta dans la politique irlandaise aux côtés d'O'Connell.

En attendant, Napoléon était sans médecin et son état, au lieu de s'améliorer, empirait. Le Dr Foureau de Beauregard, qui avait été à l'île d'Elbe avec Napoléon, se déclarait disposé à partir pour Ste-Hélène ; seulement il avait des dispositions à prendre. Et cela traînait, cela traînait !

Alors le chevalier Colonna, intendant de Mme Mère, lui recommanda le Dr Antommarchi qui eut l'agrément du Cardinal Fesch.

★★

Antommarchi était un compatriote, un Corse de vieille souche. Né à Morsiglia en 1790, il avait été l'élève de Mascagni à Florence. Mascagni était à ce moment une célébrité européenne, un des plus fins anatomistes et cliniciens de l'Italie. Mascagni appréciait beaucoup le caractère studieux et l'habileté de son jeune disciple ; il se l'attacha comme professeur à l'hôpital Santa Maria Nuova à Florence. Il demeura pendant six ans à son service donnant des preuves de savoir et de sens médical. C'est un beau stage.

Entre temps, Antommarchi avait pris le bonnet doctoral à Pise (1808) ; quatre ans plus tard il présenta sa thèse de chirurgie devant la même académie : *Dissertazione sulla cata-*

ratta presentata e sostenuta pubblicamente avanti la facoltà medica della Accademia Imperiale di Pisa.

Recommandé par Mascagni, Antommarchi fut agréé par Mme Mère. Il fut convoqué devant un cénacle de professeurs de l'Université de Rome, appelés à discuter le rapport que O'Meara avait envoyé à Mme Mère et à donner leur avis sur le cas de l'Empereur.

Antommarchi avait accepté avec enthousiasme, et sans discuter les conditions, la mission qui lui était confiée. Son geste était généreux, il sacrifiait ses chères études et son laboratoire. Antommarchi, après de longs délais, parvient à se mettre en route. Il est accompagné d'un vieux prêtre infirme, ancien missionnaire (l'abbé Buonavita) et d'un jeune prêtre corse, l'abbé Vitali. La caravane, accrue d'un maître d'hôtel et d'un cuisinier, évitant la France, passe par la Suisse, l'Allemagne, la Belgique, s'embarque à Anvers. Arrivée en Angleterre ; nouvel arrêt de trois mois. On arrive difficilement à Ste-Hélène !

A Londres, Antommarchi est documenté par O'Meara sur les pitoyables conditions du séjour à Ste-Hélène et sur le cas du malade qu'il aura à soigner.

F. Masson, membre de l'Institut, historiographe de Napoléon, son archiâtre a-t-on dit, est un de ceux qui ont le plus contribué à créer la légende de Ste-Hélène et à accréditer l'histoire du cancer.

Il n'est pas tendre, ni pour les médecins, ni pour la médecine, dont il ignore tout cependant.

Le plus mal arrangé de tous ! c'est : « ce terrible homme, cet Antommarchi, affolé de vanité, d'ambition et de lucre, familier, audacieux, toujours hors de propos, se croyant égal à tous, sinon supérieur avec une étonnante idée de soi, que complétaient une ignorance tranquille et un impertinable aplomb ».

« En présence des ordonnances hasardées, des traitements charlatanesques, des erreurs de diagnostic, de l'ignorance formelle des médecins de Napoléon, comment ne s'est-on pas demandé par suite de quelles circonstances Napoléon s'est trouvé privé des soins d'un médecin français ayant acquis une compétence, fait des études, subi des examens, suivi l'hôpital, ayant appartenu à sa maison, connaissant son tempérament, capable de reconnaître, de suivre, de décrire une maladie, peut-être d'y porter remède ? ».

« De l'absence de ce *médecin français* ont découlé la plupart des persécutions que l'Empereur dut subir de ses géoliers et qui, à ses souffrances physiques, ajoutèrent des tortures morales de tous les instants ».

Par là, il se trouva durant près d'une année privé de toute espèce de secours, jusqu'au moment où il fut livré à une espèce d'anatomiste florentin qui n'avait jamais exercé la médecine et qu'on disait avoir été envoyé exprès pour l'autopsie ».

« Le Cardinal Fesch, avec divers correspondants, insiste sur ce fait que l'Empereur a demandé un chirurgien ; c'est comme chirurgien qu'il envoie Antommarchi ».

« Or en France, continue à vaticiner Fr. Masson, au moins jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, la chirurgie était exercée par les barbiers, perruquiers-chirurgiens, à preuve le mémoire que rédigea en faveur de ceux de Lyon un homme qui eut de la réputation comme chirurgien, M. Vitet. Olivier le Daim (XV^e siècle) était barbier-chirurgien de sa gracieuse majesté Louis XI ; mais c'est à la corde plus qu'au rasoir qu'il a dû sa célébrité ».

« Boudet, au temps de Louis XIII, se qualifiait « premier barbier et chirurgien du Roi ».

« Jean Martin, seigneur de la Martinière, était barbier et valet de chambre ordinaire du Roi, et maître chirurgien à Paris. Bien mieux, sous Louis XIV, François Félix, premier chirurgien du Roi était à ce titre le chef de la corporation des barbiers-perruquiers chirurgiens et, le 3 mai 1669, il se démet de sa charge de premier barbier du Roi en faveur de huit barbiers valets de chambre dont les offices venaient d'être créés ».

« Le mot de « barbier » n'a donc rien qui doit étonner lorsqu'on parle de chirurgien, s'entend à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle ».

Il est loisible à Masson de ne pas aimer Louis XI, le vrai fondateur de la monarchie française, de la France tout court, ni son barbier Olivier le Daim. Mais ils vivaient l'un et l'autre au début du XV^e siècle, et non au XVIII^e. Il lui est loisible de ne pas avoir beaucoup d'estime pour la science des chirurgiens, mais il importe de rétablir la vérité historique... Or, précisément au milieu du XVII^e siècle, sous Riolan, une séparation radicale s'était faite entre les barbiers et les chirurgiens. Dès la fin du XVII^e siècle, Louis XIV avait nommé à l'usage de ces derniers des démonstrateurs d'anatomie au Jardin du Roy, qui y enseignaient, non plus en latin comme à la faculté, mais en bon français. De nombreux étrangers fréquentaient ces leçons.

Bien plus, l'Académie des Sciences y fut créée dans les dernières années du XVII^e siècle et les chirurgiens y étaient admis.

Louis XV, en 1731, crée l'Académie de chirurgie, ce qui

fit jeter des cris de paon aux docteurs régents de la Faculté. Il est entendu que le titre de barbier du Roi persiste comme tant d'autres titres à la cour, comme le chambellan, l'écuyer, le tapissier, le grand veneur, l'écuyer tranchant ; ce sont des souvenirs de choses qui ont évolué.

Les termes de barbier et de chirurgien-barbier ont conservé un sens péjoratif, et c'est dans ce sens que Fr. Masson les applique à Antommarchi ! C'est à tort.

En France (et en Italie) la chirurgie, au début du XVIII^e siècle, est aux avant postes de la science. Elle se sert, comme disait déjà A. Paré, du langage du vulgaire ; elle a abandonné le latin. C'est une des causes de son évolution rapide. Elle ne fait plus de scolastique, mais de l'observation. Elle a résolument abandonné à la médecine les vieux systèmes dont les derniers sont tombés il y a 50 ans sous les coups de Pasteur.

MM. de La Peyronnie et de La Martinière, qui furent successivement les premiers Présidents de l'Académie de chirurgie, n'étaient pas de minces seigneurs ! Anoblis par Louis XV, il n'avaient plus aucune prétention à la barberie, bien au contraire.

Autour d'eux se groupait une élite de chirurgiens et ensuite tous les membres de la confrérie de St-Côme. Aujourd'hui on peut lire avec profit les mémoires de cette Académie de chirurgie, qui précéda de 100 ans la création de l'Académie de médecine.

Laissant là les querelles de mots où se complait à tort l'historien, nous rappellerons que l'Italie avait toujours été aux avant-postes dans le domaine des sciences, des arts et de la médecine, que Mascagni n'avait pas dégénéré au début du XIX^e siècle et que Antommarchi était son disciple préféré.

Comment Napoléon fut-il privé des soins d'un médecin de sa maison, d'un de ces nombreux médecins qui pendant vingt à vingt-cinq ans avaient fait toutes les campagnes et qui furent ses plus fidèles frères d'armes ?

La question est bien naïve. Napoléon était prisonnier à Ste-Hélène, et à Ste-Hélène personne n'entraît sans « *un bon anglais* ».

Les Percy, les Desgenettes, les Larrey, les Dubois, les Pelletan, étaient prisonniers à leur façon : ils ont continué à servir cette armée dont ils étaient l'idole.

N'ayant pas fait fortune comme tant d'autres qui se sont enrichis pendant les guerres, ils ont repris forcément le collier, tout en conservant vivaces dans leur cœur les mêmes sentiments pour l'Empereur.



Dessiné et gravé d'après nature par son ami Pedretti

LE D^r F. ANTOMMARCHI

Né à Morsiglia (Cap Corse)

Médecin de Napoléon I^{er}
à Sainte-Hélène

Les médecins qui ont été appelés à examiner l'impérial malade ont-ils judicieusement interprété les symptômes qu'ils ont observés ? Ont-ils pour autant que le permettait l'état de la science, il y a 100 ans, formulé un diagnostic précis et complet ?

Ils ont reconnu parfaitement les manifestations de la fièvre paludéenne ; ils ont reconnu une affection gastrique.

L'anatomie pathologique venait de naître. Bichat, tout jeune, était mort en lui donnant le jour (1802).

Ils ne connaissaient pas la quinine (ni toutes ses indications) que Pelletier venait de découvrir.

En 1836, les Français étaient sur le point d'abandonner l'Algérie nouvellement conquise, tant étaient grands les désastres produits par le paludisme. Un jeune médecin major, Mayot, envoyé de Paris, rétablit la situation en imposant la quinine à toute l'armée.

Les médecins appelés à soigner Napoléon ne connaissaient ni la quinine ni la pathogénie du paludisme, telle qu'elle nous a été révélée il y a 50 ans par Davaine et Pasteur ; ils ignoraient le rôle néfaste des moustiques et des chèvres dans l'étiologie de la maladie.

Leur prophylaxie par là même était nulle, leur thérapeutique de symptômes vaine, nullement curative.

Dr A. de METS.



“PARMI LE THYM ET LA ROSÉE”

CHEZ LES BERGERS

X

C'est son fils qui passe, ployant sous un sac très lourd qu'il va poser — puis mettre en place — sur « *u cabriulè* » dont la charge sera complète.

« *Cabriulè* » est un mot français à peine altéré, quant à la prononciation, mais fort détourné de son sens.

— Cabriolet, dit Larousse : Voiture légère à un cheval, munie d'une capote mobile.

« *U cabriulè* » n'est pas une voiture légère et n'a pas de capote. C'est un véhicule à deux roues, « demi-lourd » (comme on dirait aujourd'hui) qui tient de la charrette par sa robustesse, du tilbury ou du cabriolet par ses ressorts en acier qui lui donnent une certaine souplesse.

C'est, par excellence, le véhicule du berger. Pas de berger qui s'en puisse passer et pas de berger qui n'ait l'attelage approprié qui est un mulet ou une mule.

Ici, c'est un grand, fort et beau mulet dont la robe noire bien lustrée suffit à dire de quels soins on l'entoure. Mulet de berger doit être tenu, parmi les bêtes vouées au service de l'homme, pour une situation enviable. Esclave assurément, avec tous les humiliants attributs de l'esclavage : licol, collier et le reste, y compris les coups. Mais esclave précieux dont la perte serait une catastrophe et qu'on nourrit copieusement et que l'on comble d'attentions.

Le nôtre est dans les brancards, attelé, chargé de harnais. Mais, en attendant le départ, la bride ôtée, la bouche libre, un sac de bon foin parfumé devant soi, il mange sans hâte, avec un bruit de mâchoires — vran ! vran ! — paisible et régulier.

C'est merveille qu'on puisse faire tenir sur un véhicule, qui n'est pas grand, tant de choses et si disparates. Car il y a de tout dans cette charge. Et c'est le côté « romanichel » de ces déménagements de nomades.

Mais ni crasse, ni guenilles, ni pouilleries ; et la manière de tirer parti du peu d'espace, en y mettant tout en ordre, montre bien que nous avons affaire, non à un bohème, mais

à des gens établis qui ont leur place marquée dans les cadres de la société régulière.

Des provisions, de la literie, des ustensiles. Sacs de blé, matelas roulés, caisses remplies de linge et de vaisselle, et le tamis familial et — à trois ou quatre exemplaires suspendus en grappe à l'une des ridelles, — ce vase entre tous pastoral, symbole même du métier de berger : « *a caghjna* », la seille à une anse où, matin et soir, mousse le neigeux nectar des mamelles pressées.

Une corbeille d'osier que ferme un torchon bien tendu est, voisinant avec un grand chaudron noir, suspendue à l'essieu. Les poules y caquetent tranquillement, leur parti déjà pris de l'étroite et oscillante nacelle où, mollement bercées et parfois durement cahotées, elles goûteront — coupé, il est vrai, de brusques alarmes — le somnolent plaisir d'un voyage aérien.

A l'avant du « *cabriulè* », sur une banquette au dossier à claire-voie et à coussin de cuir noir que des boulons fixent aux ridelles, la bergère s'est déjà installée. Une enfant de trois à quatre ans est assise à côté d'elle. Derrière elle, un garçonnet de six ans et sa sœur, qui n'en a pas huit, se sont calés comme ils ont pu, au sommet du chargement. Ils s'efforcent en vain de rassurer un chat maigre et ford laid qui, tirant sur sa laisse, le dos arqué, les yeux hagards, tour à tour irrité ou implorant, crache à faire peur ou miaule à faire pitié.

Comptez. La fille préposée aux brebis, le garçon qui a tant à faire avec ses chèvres... et ces trois... et ce petit diable de quinze mois qui ne cesse de gigoter sur les genoux de sa mère... Cette bergère a six enfants, et à l'énormité de son ventre, vous reconnaissez qu'avant quinze jours, elle en aura sept. Elle en a perdu trois... Elle n'a pas encore trente-quatre ans.

Fanée, mon Dieu !.. elle l'est, mais pas autant qu'on le pourrait supposer. Ses dents encore saines et blanches pavoyaient volontiers à propos de tel juron plaisant qui échappe à « son homme » — car nos bergères disent : « mon homme » — de tel mouvement maladroit, rétablissement difficile ou grimace drôle qu'il a dû faire sous son fardeau.

Elle suit d'un regard qui n'est pas sans tendresse ses allées et venues laborieuses et l'imperceptible sourire qui s'y peut surprendre permet de douter que les trop nombreuses maternités lui aient fait prendre l'amour en horreur...

Il est aisé de s'apercevoir que « son homme » ne lui déplaît pas. Non qu'il soit bien beau. Il a une tête chevaline

et une vilaine barbe roussâtre, tellement compacte au menton et luisante qu'on la dirait passée au jaune d'œuf.

Mais il est grand et fort et la vaste ceinture de laine rouge (il fut zouave) qui, plusieurs fois roulée autour de son ventre, retient son large pantalon de velours marron à côtes, doit le mettre en vue, dans sa bergerie, pour « le sceptre des élégances ».

Et puis quoi ! C'est « son homme », le seul qu'elle ait connu, qui lui a révélé ces joies de la chair que les douleurs de l'enfantement et les fatigues de la maternité ne sauraient rendre odieuses à la vaillante et simple femme qu'elle est.

Ce n'est pas en victime révoltée ou résignée, mais en partenaire heureuse du jeu inéluctable que, l'heure revenue, « son homme » l'y ramènera...

Allez ! ils auront encore d'autres enfants.

Et Venerem certis repetunt armenta diebus.

Lois souveraines de la nature ! Agréables ou cruelles, agréables et cruelles tour à tour, nos bergers n'y sont pas moins soumis que leurs troupeaux. On n'a pas encore entendu parler ici d'un certain Malthus, honnête économiste — et sans doute chaste — qui serait probablement le premier surpris qu'on l'ait promu au rang de dieu, dieu luxurieux et stérile, dieu de la vie raréfiée, sous le signe de qui d'avisés épicuriens ou des calculateurs trop prévoyants éludent — comme trop douloureux ou trop onéreux — le fruit de l'amour dont ils gardent les voluptés.

Ici, règne l'innocente et joviale — et féconde — sensualité des premiers âges. Vivant dans la Bible, c'est encore à l'Écriture qu'on se conforme. « Croissez et multipliez ». Les familles très nombreuses sont de règle chez nos bergers.

XI

Mais voici « u cabriulè » chargé ; tout est en place et bien arrimé. Le berger a remis la bride au mulet, pris les guides dans sa main gauche et, avec une agilité dont il aime à faire montre devant sa femme, gagné d'un saut la banquette.

Un coup de fouet en l'air. Hi ! Le mulet s'est ramassé, a tendu tous ses muscles dans un puissant effort. Un coup de reins décidé — décisif — emporte la résistance du lourd véhicule qui s'ébranle...

C'est le départ.

Pour les chèvres, il commence en folle galopade. Soudaine détente de leurs nerfs trop longtemps contenus ! Vous diriez d'un torrent captif dont on vient de lever la vanne. Les eaux s'échappent tumultueuses et bondissantes. Ainsi

nos chèvres. Et la grosse clarine de fonte que porte au cou la « *tintinnaghia* » — qui est pourtant la moins folle, l'Anne de Beaujeu du troupeau qu'elle mène, rallie et ramène — la clochette trop secouée — dong ! dong ! dong ! — sonne à se rompre, marquant la précipitation et l'ardeur de la course.

Et le petit berger — d'abord surpris — de glapir, de faire appel aux chiens. Mais, prompt à se ressaisir, il s'arme de cailloux que, d'une main sûre, il lance. Les cailloux, qui se suivent de plus en plus pressés, tombent devant les plus avancées des rebelles que ce « tir de barrage » déconcerte, effare, arrête. Et trois chiens qui leur aboient, qui les mordent aux naseaux.

Reflux. Elles sont, d'ailleurs, tout essoufflées. Leurs nerfs déchargés, bientôt lasses — car elles ne sont pas bonnes marcheuses — elles se mettront à l'allure des brebis qui n'est pas rapide.

Lenteur, désespérante lenteur du long voyage. Elle est plus accablante encore que le soleil et que la poussière qui, pourtant...

Ce soleil... à mesure qu'il gravit l'ardente coupole du ciel, l'orgueil de son ascension l'égaré, le jette en des fureurs que les premières heures de l'après-midi (c'est alors la rage du déclin) portent au paroxysme... Il fait griller le poil, fumer les peaux, fondre les chairs, bourdonner les oreilles, bouillir les cervelles.

Cette poussière... Elle est fine comme cendre et la route en est grise et les buissons, les herbes qui bordent la route en sont gris. Piétinée par le troupeau, elle relève aussitôt l'outrage. Ses milliards, ses trillions de petits grains prennent leur vol, — « excréments de la terre » (c'est le cas de le dire), imperceptibles mouchérons qui ne seraient guère moins cruels, s'ils étaient vivants.

Ils s'élèvent en grises fumées qui sentent le bouc. Et c'est — lourd, brûlant, suffocant — un nuage qui chemine.

Malheureuses bêtes ! lamentables bergers ! Leur pas suscite et entretient l'implacable tourmenteur attaché à leur pas.

Paupières brûlées, lèvres sèches, narines, naseaux encrassés... un supplice ! La soif par dessus le marché...

Ah ! mesdames les chèvres ! Vous voilà mâtées. La route dont il est dans votre instinct de vous écarter vous a prises et vous tient en laisse (quelle longue que l'extrême fatigue !). Vous, les libertaires, vous voilà devenues aussi dociles, non moins grégaires que les brebis.

Cette seule différence : les chèvres dressent encore la tête, soufflant pour repousser l'odieuse poussière ; les brebis, le col pendant, avec un petit hochement de tête résigné, s'en vont le nez sur le chemin que (dirait-on) elles broutent...

L'ordre du cortège s'est fait strict ; la commune fatigue, paralysant toute fantaisie, crée comme une discipline inconsciente qui s'impose d'elle-même et qui, loin de peser, soulage... Point de remous, ni même de flottements dans les rangs serrés ; le rythme de la marche, dans sa lenteur, a pris la régularité du flet de grains qui coule du sablier.

Les chiens, qui n'ont pas à intervenir, se sont mis au pas de tous, les flancs agités, toute langue dehors, — rouge, vibrante et fumante comme une flamme.

Rien ne troublerait la monotonie du cruel exode, s'il n'y avait cette mécanique du diable qui s'appelle l'auto.

Certes le bon chauffeur n'est pas rare qui conçoit que les bêtes sont des bêtes et qu'il n'est pas raisonnable de prétendre qu'elles se rangent en un tournemain. Il s'annonce de loin, ralentit, au besoin s'arrête...

Mais il en est trop qui arrivent en trombe sur le troupeau, toujours aussi pressés que s'ils portaient la malle des Indes.

— Allons, vite ! plus vite ! berger ! Le moderne roi de la route, aussi despote et moins poli que celui de Versailles, ne supporte pas de « faillir attendre ».

Mais notre berger a cette tournure d'esprit — il vous est permis de la trouver affligeante — que s'il fait de son mieux pour contenter le bon chauffeur, il devient, dès qu'on le bouscule, aussi lourdaud et empêtré — l'expression est de lui — « qu'un pou dans la farine ».

Je ne vous cache pas qu'il le fait exprès.

Et le chauffeur — qui s'en aperçoit — s'énerve, s'exaspère. Il beugle de la trompe et rugit du « klaxon ». La panique saisit le troupeau. Les chèvres, quittant la chaussée, grimpent sur le talus. Et les brebis que le danger resserre toujours, s'agglutinent — bêlant leur détresse —.

Imprécations, invectives éclatent tout à coup. Gesticulation frénétique de furies. Toute la famille du berger cerne la voiture que les chiens, hors d'eux et poussant d'horribles abois, veulent prendre d'assaut.

Malencontreuse inspiration ! Le chauffeur avait dit (et on l'a entendu) :

— *O pasturo !*

Le mot, traduit à la lettre, ne veut dire que : « gros berger ». Mais il est gonflé de mépris.

— Répète donc ce que tu as dit, fait le berger, le manche du fouet levé sur l'insolent. Les yeux, devenus troubles, lui jaillissent de la tête.

Le chauffeur a pâli.

En bon Corse qu'il est, il a le point d'honneur sensible et qui ne supporte pas la menace de ce fouet brandi. En bon Corse, il a sur lui un pistolet automatique.

Le berger, en bon Corse qu'il est, a lui aussi le point d'honneur sensible — que vient de trop cruellement mettre à nu l'injure de tout à l'heure. Il ne porte plus, il est vrai, ce fusil en bandoulière et ce ceinturon garni dont il a fini par s'apercevoir qu'ils lui donnaient l'air, plus risible que formidable, d'un bandit d'opérette. Mais, en bon Corse, il a sur lui un pistolet automatique.

Deux points d'honneur corses qui s'affrontent ; un pistolet automatique à portée de chacun. Il n'en fallait point davantage, autrefois, pour faire une tragédie corse.

Il advient encore qu'il n'en faille pas davantage. Mais — qui ne s'en félicite ? — ces sortes de pièces s'écrivent aujourd'hui avec moins de facilité. Le sang versé — qui en est l'élément dramatique essentiel — ce sang qu'on y prodiguait est généralement tenu pour article de grand prix.

Poum ! Poum ! C'est vite dit... Mais après ?...

On songe de plus en plus à cet « après ». On envisage les conséquences du dialogue à explosion.

Il a été trouvé, aux vieux réflexes corses, plus d'un frein que peu de chose suffit à mettre en jeu.

Peu de chose : une exhortation au calme, un appel à la réflexion, quelques paroles de paix.

Et du diable si l'irascible chauffeur n'a pas sur sa voiture quelque voyageur qui les prononce avec l'autorité qu'il faut.

Mettons que les choses s'arrangent, — ne fût-ce que pour ne pas enfreindre la règle du genre bucolique qui n'admet pas l'effusion de sang.

Chauffeur et berger sont un peu comme chien et chat... Ils se rencontrent sur la grand'route — que l'un et l'autre voudrait toute à soi et ne se regardent que de travers, en se hérissant. Comme les chassépots du mot historique, leur hostilité part toute seule.

Et l'incident de naître — toujours âpre — qui, s'il ne va pas jusqu'au drame, plus d'une fois, le frôle... Il comporte un instant critique, une seconde d'angoisse, — comme une pointe trop aiguë et fragile qu'on tremble de voir se rompre dans l'éclatement d'un coup de folie.

S'enveloppant d'épaisse poussière et non sans être suivi

d'une bordée d'imprécations, le malavisé chauffeur s'éloigne à toute vitesse.

On a ramené ou rassuré les bêtes. L'ordre de marche est rétabli : les chèvres, puis les brebis, puis le *cabriulé*, puis la truie et ses gorets que mène la vieille aïeule.

Le berger est remonté sur son siège, assez fier de sa victoire (ne reste-t-il pas maître du terrain qui faillit être un champ de bataille ?)

S'oubliant, lui, si discret, — jusqu'à faire comme ces muletiers, ces charretiers qu'il trouve trop bruyants et qu'il n'est pas loin de tenir pour des malappris, — il claque, claque du fouet.

C'est — croit-il — le signal du départ ; mais plutôt, sans qu'il en ait une claire conscience, l'expression rudimentaire de l'orgueilleuse joie qui le soulève. Une manière d'ode.

On s'est remis en marche. Trouve-t-on, au bord de la route, quelque endroit ombragé, on s'y repose un peu. La halte sera moins courte s'il y coule (fontaine, source ou ruisseau) une eau claire... Ablutions. Longs, longs abreuvements où les mufles se rafraîchissent, où les langues retrouvent leur souplesse, où les gosiers éteignent le feu qui les ronge.

La route — qui est un étroit et sinueux désert — a ses points d'eau connus et, plus connues encore, ses oasis chères au voyageur harassé.

Il y a celles qui conviennent à la « *murenda* », le repas de midi. Grands arbres au bord de la route. Une fontaine appréciée. De l'ombre et de la fraîcheur. On arrête le véhicule d'où tous descendent. Le berger ôte la bride au mulet et lui suspend, derrière les longues oreilles qui font des signes de satisfaction, une musette en poil de chèvre pleine de bonne orge.

La famille s'assoit par terre autour d'une serviette étalée. Rien de plus frugal que ce menu : deux pains de froment biscuits — d'un bel or brun — qui viennent d'être trempés ; un demi-fromage dont la pâte presque liquéfiée se détache de sa calotte épaisse et dure. Le goût en est aussi fort que le parfum en est violent. Chacun plonge la pointe de son couteau dans ce *magma* de délices, en retire un peu d'exquise pourriture qu'il répand sur un bout de pain : tartine où quelque ver enlisé se tortille dans un suprême effort pour échapper à l'horreur d'être mangé vivant. On l'avalera avec la forte et délectable bouchée, sans plus y prendre garde que Gargantua lorsqu'il engloutit les pèlerins.

Nourriture de feu, elle donne une soif que c'est un autre

régat d'éteindre. La fontaine est là et l'on boit longuement à même la chantante et fraîche coulée.

Cependant, les bêtes se sont éparpillées, une rage de manger leur aiguïsant les dents. De la pointe du jour, elles n'ont avalé que poussière... Les brebis broutent l'herbe que l'eau proche a gardée verte. Les chèvres se sont jetées à l'attaque d'un hallier où, dressées sur leurs pattes de derrière, elles dévorent ronciers, chèvrefeuilles et clématites.

La halte sera longue. L'extrême faim apaisée, l'extrême fatigue rendra les paupières trop pesantes. Sieste... Cruel soleil, on attendra sous les métaphoriques pavots qui tombent du ciel d'été avec les nappes de chaleur, que tu daignes devenir moins inhumain !

Quand on repart, la chaleur a déjà suivi le visible déclin du barbare déjà penché vers ces gouffres de l'occident où s'abîmeront, avec lui, ses fureurs.

Les dernières heures de marche sont moins pénibles. On finit même par trouver plaisir à cheminer dans la fraîcheur qui vient.

L'ombre qu'épanche l'urne débordante du soir, refoule vers les cîmes les derniers feux du jour. Ils ont là haut d'adorables clartés, d'abord roses, puis mauves, d'une délicatesse infinie dans leur fragilité, — mélancoliques comme tout ce qui va mourir...

XII

L'heure est venue — et d'ailleurs, les bêtes sont si lasses — de choisir l'endroit où s'arrêter pour y passer la nuit. Ce que dans notre dialecte d'Alta Rocca, nous appelons « *u fuculaghju* ... » Vénérable mot très vieux, sans doute un des plus vieux de notre dialecte, mais moins vieux que ce qu'il désigne, qui est vieux comme le monde.

Il s'allonge et ondule, ce mot, comme une flamme. Dans la mouvante clarté qu'il jette, bougent — en silhouettes agrandies — des scènes de la vie primitive.

Car ce qu'il désigne, c'est le bivouac, la nuit qu'on passe autour d'un feu qui creuse, dans les ténèbres, une merveilleuse grotte de lumière, qui jette sur le sol une riche natte de lumière.

Sans autre abri que cette grotte de féerie, sans autre couche que cette illusion de natte, des humains recrues de fatigue dorment à poings fermés, en des poses animales ; ou, réveillés par le froid vif du matin, se penchent, accroupis, sur la flamme ranimée à laquelle ils donnent à lécher leurs doigts gourds...

Feu qui jette dans la nuit ses grands éclats rouges, mais qui se dévore jusqu'à l'inanition et qu'on tire de son agonie et qu'on ne cesse de raviver, jusqu'au retour du jour...

Comme au lointain des âges...

Voici — cendres refroidies et charbons éteints — les restes d'un feu mort.

C'est l'enseigne parlante d'une de ces bonnes auberges de la Belle Etoile que le bon Dieu a mises le long des routes pour ceux qui voyagent au pas trop lent des bêtes.

Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Que le berger — si volontiers pleurnicheur — ose s'en dire exclu ! admirez quel confort : la voûte du ciel d'été qui est (ô luxe inouï) en velours clouté d'astres ; l'éclairage sidéral avec ses milliards d'ampoules qui ne sont rien de moins que des soleils mis en veilleuses ; l'air frais et pur, chargé de tous les parfums de juin ; ce ventilateur qu'est la brise des monts, (*u muntese*) et des matelas de feuillée et d'herbe, odorante laine de la terre.

Ajoutez ceci qui, pour le berger, toujours « près de ses sous » est décisif : il n'y a pas d'addition à payer.

Le Pere a dit :

— C'est ici qu'on s'arrêtera.

L'endroit est bon. C'est, en marge de la route, un petit coin plat, bien nivelé. Comme une grande table de famille dont la nappe serait de gazon, mais de gazon déjà quelque peu jauni et fort chiffonné...

Ouverte sur la route dont le fossé seul l'en sépare, elle est, du côté opposé, gardée par un véritable rempart de lentisques si serrés et si hauts qu'on dirait une falaise végétale.

Que le « *muntese* » souffle aussi fort qu'il voudra, il se brisera sur cette barrière et qu'il pleuve : toute l'eau du ciel ne réussirait pas à la pénétrer. Rien de plus compact que le buisson de lentisque, ni de plus imperméable que le tissu de ses petites feuilles caoutchoutées.

Il y a, non loin, une eau toute seule, perdue sous l'épaisseur des végétations qu'elle exalte en les abreuvant. L'accent est si plaintif de sa pauvre voix mourante, qu'on dirait qu'elle se lamente sur sa fin prochaine. Naguère, ruisseau vif et chantant, aujourd'hui, filet qui pleure, l'été l'aura bientôt tarie.

C'est à de suprêmes larmes que les bêtes viendront s'abreuver.

Elles n'auront guère à s'écarter de la route pour trouver leur repas de ce soir. Voyez comme l'herbe foisonne entre

ces grands massifs de myrte qui mettent de si agréables taches claires sur la tristesse des cistes !

Cistes au flanc du mont qui domine la route ; cistes, de la route à ce rideau de verdure qui, là-bas, indique le cours du *flummu* (g) *rossu* — qu'il masque.

Cistes, cistes partout. Ici, le ciste est roi. Un roi à la Louis XI qui se vêt mesquinement. Aujourd'hui, à vrai dire, il porte fleur à la boutonnière, fleur au risible petit chapeau... Notre morose sire le ciste s'est tout fleuri. Mais ce sont fleurs d'un sou, infiniment fragiles, que le moindre souffle effeuille.

Bientôt, son vert réséda tournera, roussi par l'été, à une terne et austère couleur monacale. Exactement, celle du froc franciscain. S. M. le Ciste, roi dévot — encore Louis XI ! — fait pénitence et se met en bure franciscaine.

On jurerait que ce coin de terre n'a jamais eu d'autre vêtement et qu'il porte sa robe ingrate de la création.

N'était la route, rien ne décèlerait la main humaine en ce lieu où l'homme ne s'arrête que pour retrouver les temps sauvages et les gestes millénaires.

Il y a bien, près de la route, deux poiriers très vieux : ils sont sauvages. Et — sauvage aussi — ce figuier immense qui, ouvrant comme des mains aux doigts écartés ses milliers de feuilles, paraît dire : « Prenez ce que je vous donne », n'est pas moins décevant — avec ses fruits immangeables et son lait corrosif — que celui de l'Ecriture...

D'abord, les bêtes et les chiens — ceux-ci, langue tirée — se sont couchés, haletants, au bord de la route.

Couchés aussi, tout près des cendres du dernier feu, les enfants du berger. Les plus jeunes se roulent sur l'herbe et font des cabrioles. Couchée aussi, la bergère, très lasse, les mains croisées sur son ventre excessif où le petit diable encore à naître n'est pas moins turbulent (ah ! certains soupirs qu'elle pousse et ses soudaines pâleurs !) que ceux qui l'ont précédé dans cette adorable clarté du jour qu'il réclame avec une insistance devenue cruelle.

L'aïeule n'est pas encore là. Mais on l'aperçoit à un tournant de la route, voilée de poussière, sa baguette à la main dont elle touche tour à tour, et la truie qui — trop lasse — voudrait bien s'allonger sur un lit d'herbe, et les gorets qui — maintenant affamés — tentent de s'attacher aux pis délectables.

Le berger a dételé. Collier, selle et courroies pendent maintenant aux brancards du « *cabriulé* » qui, bien calé, en

équilibre sur son pivot de bois, semble les porter à bras tendus.

Délivré des harnais, le mulet s'est roulé dans la poudre du chemin ; il a disparu, un instant, — comme un dieu — dans un épais nuage où ses fers frustes et luisants jetaient de brusques éclats ; le voici debout ; d'une puissante secousse de tout son corps dont on voit chairs et entrailles trembler, il se débarrasse de son nuage qui, s'élevant en nappes denses, lui donne figure de je ne sais quel vivant geyser. Comme ragaillardi par l'étrange bain qu'il vient de prendre, il court au grand trot vers la clairière aux myrtes où l'appelle la bonne herbe de juin.

Le troupeau, qui fait ses ablutions au ruisseau, ne tardera pas à l'y rejoindre et, le dominant de ses longues oreilles débonnaires toujours attentives, il aura l'air d'en être le pâtre.

Les cimes qui, tout à l'heure, flambaient — vermeilles — comme des torches bleussent, s'éteignent.

Le soleil se mourait, là bas, sur une mer qu'on ne voit pas. Il est mort — comme égorgé — dans une immense effusion de sang et disparaît dans les gerbes de flammes d'un prodigieux bûcher.

Mais la mort de l'incendiaire ne laissera pas ici l'ineffable paix des beaux crépuscules. La terre, chauffée à blanc, restera brûlante et, brûlant, l'air ; et les corps, harassés, au lieu de la parfaite détente où ils retrouvent l'alacrité, ne connaîtront qu'une sorte de langueur oppressée où ils fondront en fétides sueurs...

Qui ne sait, d'ailleurs, que cette mort n'est que feinte ? que tout ce sang dont l'occident s'était teint, et ce bûcher qui l'embrasait, ne sont jamais qu'un fallacieux décor, la mise en scène dont Phébus cache sa liaison adultère avec l'épouse du pauvre Tithon ?

Il sortira demain du lit de roses de l'Aurore, tout rose, tout frais, souriant encore de sa nuit d'amour et d'abord de charmante humeur, mais bientôt fou d'orgueil, brutal et puis cruel et puis féroce — Néron !

La nuit vient. On a remis, dans leur prison d'osier, les poules qu'on en avait extraites pour leur donner du grain. La truie, dans le fossé de la route, mange son orge, la bouche pleine d'écume, avec des clappements et, par instants, un coup sec des mâchoires qui se ferment dans un brusque réflexe. Elle donne, à droite, à gauche, des coups de groin impatients pour écarter ses goretts qui — toujours insatiables — lui mordillent les pis pour que, de nouveau, elle s'étende.

L'aïeule et la fille aînée du berger ont pris chacune une seille. La première a trait les chèvres, l'autre les brebis qui, entre les massifs de myrtes, se sont couchées pour la nuit.

Le berger a entravé le mulet. Les mulets sont race fantasque de qui une fugue est toujours à craindre.

Les enfants reviennent, chargés de bois mort et de souches. Et bientôt, la crinière d'or d'un grand feu s'agite et claque et chante — et lance au ciel qui s'étoile ses gerbes de fausses étoiles qui retombent, vite éteintes.

Quand les souches ont bien pris, qu'elles sont comme de rouges têtes qui se fendent et éclatent en ardentes braises, l'on abat la flamme et, sur deux pierres noircies qui font office de trépied, l'aïeule pose — tout noir — un chaudron à moitié plein de lait. Toute la famille autour..., chacun tenant, d'une main, son écuelle garnie de pain biscuit, levant de l'autre une cuiller impatiente. Le lait chauffe, monte, déborde — neigeuse écume — les flancs noirs du chaudron qu'une main opportune retire du feu...

Les écuelles se tendent, en rond. La vieille en fait le tour, versant à chacune son dû... Repas du soir...

XIII

Ils dorment tous, maintenant, à quelques pas du troupeau qui dort aussi, quoique d'un sommeil moins profond.

Ils dorment, à même le sol, sans autre coussin que leurs bras ou qu'une touffe d'herbe.

Dans l'inconscience et l'abandon du sommeil, les frontières s'abolissent qui séparent l'homme de la bête.

Encore (pourrait-on observer) ces brebis qui, agenouillées, la tête inclinée à peine, les paupières closes semblent plutôt prier que dormir, ont-elles trouvé d'instinct l'une des plus belles attitudes humaines, — tandis que ce berger, couché sur le dos, étalé, les jambes écartées, la poitrine ouverte et qui ronfle et qui ronfle, a vraiment quelque chose de bestial.

Et il y a aussi de l'animal, dans la pose des enfants, mais avec toutes les grâces du jeune animal.

La mère est difforme et caricaturale dans son affalement de femelle rendue. Le haut dôme du ventre lui tirant la jupe, la découvre jusqu'aux cuisses, blanches sur la couleur sombre des bas mal tirés. Elle dort, mais avec des geignements douloureux. Que c'est lourd à porter jusqu'au seuil clair de la vie... un être qui pèse à peine quelques livres !...

Le respect humain a trouvé asile dans l'aïeule. Elle garde le contrôle de ses attitudes. C'est qu'elle n'a plus qu'un sommeil léger qui s'interrompt. Elle se retourne souvent et,

chaque fois, rajuste sur son vieux corps délabré — comme si elle était encore jeune et qu'on la pût voir — sa robe dont l'arrangement strict s'est défait.

Le feu dort aussi sous sa grise couverture de cendre. Il dort si bien qu'on le croirait éteint. Mais le feu de lenstique, de myrte et d'olivier sauvage se conservé toute la nuit. Quand l'humide fraîcheur qui précède l'aube les réveillera tous, grelottants, ils n'auront qu'à remuer les cendres, à souffler un peu... Comme si elle les avait gardées jalousement pour eux, l'antique souche leur livrera — dur comprimé de soleil — ses surprenantes réserves de chaleur.

La nuit est profonde et sombre, calme et chaude, avec un ciel pur, semé d'étoiles sans nombre.

L'air lourd et moite est saturé de parfums végétaux qui n'arrivent pas à couvrir (quoiqu'ils semblent se l'être juré) l'âcre odeur de bouc du troupeau. Suave parfum des herbes et des millions de fleurs de juin ; parfum fauve des cistes ; parfum des myrtes qui transpose, sur le plan olfactif, la saveur unique de la petite baie sauvage qui a plus de durs pépins que de chair et qu'il est presque impossible d'avalier, mais qui vous laisse la bouche tout embaumée et longuement ravie... Noble parfum de myrte, vraiment royal et digne de cette terre corse qu'on prend pour une pauvre sans s'aviser qu'elle se parfume comme une reine.

Quelque bruit éclate, de temps à autre — insolite — dans la nuit ouatée qui le résorbe, comme un buvard, la tache d'encre. C'est un chien qui, se réveillant, gronde, puis se rendort ; ou le mulet qui s'ébroue...

Il n'y a de continu que le gémissement du mourant ruisseau. C'est comme une fine déchirure dans l'étoffe bien tendue du silence...

Cette profonde nuit, ce ciel étoilé, ces humains harassés qui, sur la terre tiède, dorment comme des bêtes, à côté de ces bêtes fourbues qui dorment en des attitudes presque humaines... — on se croirait revenu aux premiers temps du monde.

XIV

L'on est arrivé enfin. Le soleil décline, mais est encore assez haut. L'énorme *Punta di Francia* en est toute baignée, qui incurve et bombe son flanc vêtu de la fraîche verdure des fougères, comme pour mieux dresser, dans le bleu suave du ciel très pur, son diadème de vertigineux rochers.

On a déchargé « *u cabriulè* », transporté, jusqu'à la maisonnette, provisions, ustensiles et hardes. Dans la maison-

nette ouverte, tous — la mère exceptée que sa grossesse rend impotente — tous sont à la besogne, balayant, nettoyant, enlevant les toiles d'araignées, rajustant sur la toiture les tuiles que le vent d'hiver y a dérangées.

Cependant, sur le plateau qui sépare la route du fiummu, les bêtes... Ah ! considérez les bêtes ! Trouble inaccoutumé ! Curieux et touchant émoi !

Elles prennent bien, de ci, de là, quelque bouchée de bonne herbe tendre. Mais elles ne se sont pas encore précipitées sur le festin qui leur est offert. Elles vont, elles viennent. Elles entrent dans leur parc, en font le tour, en flairent tous les recoins, comme pour le reconnaître.

Et de humer l'air ; et de bêler...

Mais on ne saurait douter que leurs naseaux ne frémissent de plaisir (fines senteurs de la montagne, n'est-ce pas vous qui les leur chatouillez ?) Et il est bien sûr que cette émouvante note — plaintive ou navrante — qui tremble d'ordinaire dans les bêlements ne se retrouve pas dans ceux-ci qui font plutôt songer à un « concert d'actions de grâces ».

Débordante allégresse de qui — au terme d'un long voyage — touche à la terre de ses rêves, aborde aux rives désirées ! Pourquoi ces bêtes ne l'éprouveraient-elles pas comme nous ?

Si, au lieu de ce bêlement qui en est l'expression trop rudimentaire, elles avaient comme nous une voix riche d'inflexions et de nuances, et des mots et des gestes, il n'est pas invraisemblable qu'elles s'écrieraient :

— Hauts lieux où nous ramène chaque année la saison brûlante, frais asiles où nous échappons aux fureurs d'un soleil torride, salut !

Comme ton grave visage s'éclaire pour nous recevoir et que le sourire est doux dont tu nous accueilles ! On insinue, ô montagne ! que ton aménité serait feinte et perfide l'exquise hospitalité que tu nous réserves. Notre maître (il est trop intéressé à nous tromper pour que sa parole ne nous soit pas suspecte) nous assure qu'à partir de l'instant où les nuits prennent, sur les jours, l'avantage, tu deviendrais forcénée et féroce, que tu accablerais sous les vents et les pluies et les neiges, la pauvre créature trop confiante qui ne t'aurait pas fuie à temps. Il prétend se faire un titre à notre gratitude de ce qu'il nous arrache à toi avant même que ne s'annoncent les froids horribles qu'il te prête. Comment le croire, lui qui nous prend et notre lait et notre laine, sans

même nous fournir en échange un gîte bien clos, au moins couvert ? Lui qui, sous prétexte de nous préserver de ton froid, nous ramène en ces terres basses où, chaque matin, le givre blanchit le sol, où — dans un parc qui n'a que le ciel pour toiture — nous subissons (ah ! glaciales, interminables nuits !) des froids dont il nous est permis de douter que tu en aies de plus cruels !

Quoi qu'il en soit, ô montagne ! nous ne te connaissons que bonne.

Ici, nos parcs sont toujours secs et nous y passons des nuits divines. Douceur des paisibles sommeils dans la fraîcheur qui tombe du ciel pur...

Là-bas, il est vrai, notre nourriture est plus abondante, moins pénible à trouver. Mais celle que tu finis par ne nous donner — oh ! permets-nous ce reproche ! — qu'avec une extrême parcimonie, est autrement variée et fine et savoureuse. De quelles eaux tu nous désaltères, aussi agréables à boire qu'elles sont pures, aussi fraîches et légères qu'elles sont limpides.

Matins exquis dans l'air pénétrant et vif, dans la rosée qui — les humectant — rend plus tendres les herbes, les plantes dont nous déjeûnons ; délices des longues somnolences à l'ombre des hêtres de *Valdubughiu* ou de la *Cummitasca* !... Lents retours au bercail, dans ces ineffables soirs bleus où s'élèvent les voix claires qui nous rappellent...

Les chèvres ajouteraient :

— Rochers, pour tout autres que nous, inaccessibles (Oh ! ce jeu d'y grimper !) sur lesquels, agenouillées à l'extrême bord d'effrayants précipices, notre tête par dessus l'abîme — humant le vertige et savourant le danger — nous ruminons longuement, l'immense paysage dans les yeux et, dans nos narines avides des parfums qu'elle porte, une brise... une brise...

Et toutes :

— L'année n'a qu'une saison qui nous soit vraiment douce. C'est à toi que nous la devons, ô montagne !

NATALI.



LE GÉNÉRAL BARON GIACOMONI ⁽¹⁾

(1750-1818)

Gaspard-Vincent-Félix Giacomoni, fils de Pierre-Marie et de Maria-Antonia, naquit le 17 décembre 1750 à Savone, ancienne ville génoise, devenue sarde depuis peu (1746).

C'est à peine âgé de dix-sept ans qu'il débuta dans l'ancienne armée royale (le 1^{er} mars 1768) comme volontaire au régiment d'Anhalt-Infanterie avec lequel il fit la campagne de Corse en 1768 et 69 (2), et, chose curieuse et peut-être unique dans la longue série de généraux de son temps, sa carrière militaire, commencée sous Louis XV, continuée sous Louis XVI et la Révolution et achevée sous Louis XVIII ne comporte, comme on le verra plus loin, aucun service sous le Consulat et l'Empire.

C'est au régiment Royal-Corse qu'il fut nommé sous-lieutenant le 22 février 1770, lieutenant le 23 juillet suivant, lieutenant en 1^{er} le 7 juin 76, et capitaine en second de grenadiers le 8 avril 79. Il y eut comme collègues notre grand-oncle Alexandre Colonna de Giovellina, Fiorella et Colonna d'Istria qui devinrent : le second général de division et le dernier maréchal de camp.

Le 20 juillet 1787 il est envoyé en mission à Naples « pour l'organisation de l'armée », mission honorable qui dure deux ans et lui donne rang de major dans les troupes de ce pays. Le 14 mars 88, on le retrouve au bataillon de Chasseurs corses, 4^e bataillon d'infanterie légère (on en forma douze) créé ainsi que le 3^e, dit Chasseurs-royaux-corses, avec les éléments du Royal Corse qui fut dissous à cette même date.

(1) Nous ne disons pas « Baron de l'Empire » Napoléon n'étant pour rien dans l'octroi de ce titre qui ne fut accordé au général que sous la Restauration (12 février 1817).

(2) Nous avons vainement cherché dans l'ouvrage de l'abbé de Germanes « **Histoire des révolutions de Corse** » quelques notions sur la participation de ce régiment à la conquête de l'île. Quoique généralement assez abondant en détails sur les opérations militaires dans son troisième volume paru seulement en 1776, c'est tout au plus si à la page 100, ce corps est cité, avec le Royal Roussillon, pour avoir, sous le commandement du comte de Narbonne, gardé l'Au-delà des Monts en 1768 à l'époque où le général en chef était le marquis de Chauvelin, avec le comte de Marbeuf en sous-ordre. Le journal du chevalier de Lenchères qui fit les campagnes de 68-69 comme maréchal-général des logis (aide-major général) n'en parle pas davantage.

Le 7 février 1791, Giacomoni, « le sieur d'Ortoli Giacomoni » ainsi l'appelait-on à l'époque, reçoit la croix de Chevalier de Saint-Louis pour laquelle il avait été proposé chaudement par son chef de corps Don Grazio de Rossi (3). Le 13 novembre, il est nommé lieutenant-colonel, commandant le 1^{er} bataillon d'infanterie légère, puis adjudant général lieutenant-colonel le 18 mai 92, aide-de-camp de Montesquiou (4), le 29 juillet 1792 ; colonel du 27^e régiment d'infanterie (ancien Lyonnais) le 22 juillet 92 ; enfin adjudant-général-colonel le 15 septembre suivant.

Nommé provisoirement le 27 juin 1793 général de brigade par les Représentants du peuple près l'armée des Pyrénées-Orientales ; chef d'Etat-major général de la dite armée deux mois après (9 août) en remplacement du général Gaultier, passé en la même qualité à l'armée d'Italie ; général de division, toujours provisoirement, par les mêmes Représentants le 22 septembre suivant, c'est alors que le pauvre général, à qui tout a souri jusque-là, s'aperçoit que « la roche Tarpéienne est près du Capitole ».

(3) Dans son mémoire de proposition, cet officier supérieur le notait ainsi : « A toujours servi avec distinction ; a mérité à tous égards la grâce qu'il sollicite. A maintenant 24 ans et dix mois de services, dont deux ans passés à Naples, (pour affaires relatives au service) ; y a obtenu le brevet de major dans les troupes de S. M. Sicilienne ».

D'autre part son ancien colonel (au régiment d'Anhalt devenu Salm-Salm en 1783), et qui devait devenir le 62^e d'infanterie en 1791, lui délivrait l'attestation suivante : « Je certifie que le sieur Gaspard d'Ortoli Giacomoni, aujourd'hui capitaine en second de grenadiers du bataillon de Chasseurs corses, a servi comme soldat dans le régiment d'Anhalt que j'avais alors l'honneur de commander depuis le 1^{er} mars 1760 jusqu'au 27 février 70, qu'il a fait dans le même régiment les deux campagnes de Corse et qu'il s'y est comporté, *côme (sic)* depuis, avec tout le zèle, l'exactitude et l'intelligence dont il est capable et qui en font un des officiers distingués de l'armée.

En foi de quoi, je lui ai délivré le présent certificat, en y apposant le cachet de mes armes.

Fait à Paris, le 22 janvier 1790.

Le comte de Sayn et Wittgenstein, Maréchal de Camp.

(4) Anne Pierre, marquis de Montesquiou-Fézensac, né à Paris en 1741, entré jeune au service, maréchal de camp en 1780, membre de l'Académie française en 1784 ; député aux Etats-généraux en 1789 ; lieutenant-général en 1791 ; commandant de l'armée du Midi en 1792 ; conquit rapidement, avec cette armée qui prit le nom d'armée des Alpes, la Savoie qui devint le département du Mont-Blanc. N'en fut pas moins décrété d'accusation en novembre 92 et se réfugia en Suisse. Rayé de la liste des émigrés en septembre 95, il mourut trois ans après dans sa ville natale.

L'année n'est pas finie qu'il est suspendu de ses fonctions par Bouchotte (24 décembre), emprisonné, et victime, grâce au même ministre, d'une disgrâce imméritée que connurent aussi de plus illustres, Hoche et Bonaparte. En tous cas quoique cette détention ait été autrement longue (6) (dix-huit mois dit-il lui-même), Giacomoni dut s'estimer heureux d'en être quitte à si bon compte sous le terrible règne de Maximilien Robespierre, et — pour ne parler que de l'armée des Pyrénées-Orientales — de ne pas subir le sort de son premier commandant, le général de Flers (un ci-devant pour son malheur : Louis-Charles de la Mothe-Ango, marquis de Flers) qui, malgré ses honorables services antérieurs et sa blessure, fut rendu responsable des revers de ses jeunes troupes, inférieures en nombre et en qualité à celles de son antagoniste espagnol, le général Ricardos, et les paya de sa tête (7).

*
*
*

Tel est le premier stade de la vie de Giacomoni qui ne

(5) Hoche pendant quatre mois du 2 avril au 4 août 94 (17 thermidor an 2, après la chute du tyran). — et Bonaparte pendant 14 jours — du 6 au 20 août 94.

(6) Cette disgrâce du 24 décembre s'explique, sans se justifier cependant, par nos nombreuses défaites dans le Roussillon qui n'était à la France que depuis le milieu du 17^e siècle et que l'Espagne, croyant le moment venu, s'acharnait à reprendre.

A part quelques succès de nos généraux en chef successifs (de Flers au camp de l'Union (Juillet 93) de Dagobert à Peyrestortes (septembre) nous avons été battus par Ricardos, dont l'invasion eut été plus décisive s'il ne s'était attardé à prendre plusieurs de nos petites places frontières au lieu de marcher droit sur Perpignan.

Après leurs défaites au pont de Céret en avril, au Mas d'Eu en mai, sur le Tet à la fin d'août, au Boulou (deux fois) en octobre, encore une fois au pont de Céret en novembre, les divisions françaises subirent un désastre complet le 7 décembre à Banyuls-des-Aspres et furent refoulées sur Perpignan. Ce fut d'ailleurs la dernière victoire de Ricardos qui, rappelé et remplacé par La Union, mourut pendant l'hiver.

Nous venons de résumer la première partie, la seule qui nous intéresse dans le présent travail de cette campagne des Pyrénées Orientales qui gagnerait à être plus connue. Dans son **Histoire de France** si longtemps classique, Duruy la passe sous silence et Thiers lui-même, dans sa « **Révolution Française** » ne la mentionne qu'incomplètement.

(7) D'abord destitué seulement, puis momentanément oublié, le malheureux Flers, (l'ancêtre de notre contemporain l'éminent académicien), fut finalement traduit devant le Tribunal révolutionnaire, le 24 juillet 94 (au plus fort de la Terreur), condamné à mort et exécuté le même jour. Son nom figure sous l'Arc de triomphe de l'Etoile, côté Ouest.

put participer à la fin de cette campagne des Pyrénées Orientales si mal commencée et que Dugommier continua à notre avantage (8).

Mais avant d'aller plus loin, une chose est à élucider. Notre héros était-il Corse et par conséquent Français ? Le fait d'être né en Piémont, à Savone, n'indique pas à *priori* une origine étrangère (ce pouvait être dû au hasard) ; pas plus que celui d'avoir fait partie du régiment d'Anhalt-Etranger, au service du Roi de France comme Bouillon, La Marck, Nassau, Deux-Ponts, Royal-Suédois, pour ne citer que les corps d'infanterie allemande (il y avait aussi des régiments suisses et irlandais) n'implique, bien au contraire, la qualité de Français.

La question s'éclaire par l'existence dans le dossier du général (*Archives Administratives de la Guerre*) d'un document intitulé « *Mémoire pour le représentant Merlin de Douci, membre du Comité de Salut Public ayant la section de la Guerre* » et qui débute ainsi : « Giacomoni, d'une famille corse en origine mais établie à Gênes depuis trois générations... etc.

Cette pièce, avec d'autres que nous avons eues aussi sous les yeux, donne la preuve que Giacomoni était bien réellement étranger. Obéissant à la loi de l'atavisme il dut reprendre, moralement du moins, sa véritable nationalité le jour où il demanda et obtint de passer au Royal-Corse et d'être nommé officier dans ce régiment créé par Louis XV en 1739 et qui, pendant un demi-siècle, digne successeur de celui de Peri, autre corps d'élite, eut une existence si honorable et parfois si glorieuse.

Mais malgré ses affinités, il n'en était pas moins toujours légalement italien et pour préciser (car en ce moment l'Italie n'était encore qu'une « expression géographique ») un sujet génois. Et c'est ce qui explique l'intervention en sa faveur, assez inattendue à un moment donné, de « l'envoyé de Gênes » (Voir aux Appendices la lettre du général Puget dit Barbantane).

*
* *

Revenons au pauvre Giacomoni, que nous avons laissé en

(8) Cette guerre fut terminée par Schérer. Dugommier fut tué en Catalogne à la bataille de la Sierra Negra qui dura deux jours (17-20 novembre) en même temps que son adversaire Carvajal de la Union. Une note marginale a été consacrée à Dugommier dans le n° 63 de la **Revue** (Notice Cervoni).

prison à Perpignan. La chute du tyran permit de l'en délivrer. Grâce à de généreuses et actives démarches, à des certificats fort élogieux (voir aux Appendices), sa détention prit fin, sans lui faire retrouver d'ailleurs son ancienne situation.

On voulut bien, le 13 juin 1795, le remettre en activité, mais ce ne fut que comme simple adjudant-général chef de brigade à l'armée d'Italie, emploi que nous le verrons occuper jusqu'au 4 avril 96, malgré ses vives réclamations pour être au moins réintégré dans le grade de général de brigade et malgré la bonne volonté de son général en chef Kellermann (9) tout disposé à l'utiliser dans un poste supérieur, mais lié par les ordres venus de Paris.

Les détails nous manquent sur la participation, d'ailleurs partielle, de Giacomoni aux campagnes de 1795 et 96. Ne commandant pas de troupes, mais uniquement officier d'Etat-Major, son rôle fut seulement celui d'un auxiliaire du commandement, auxiliaire précieux du reste. « C'est à son zèle et son travail, écrivait d'Ormea, en septembre 95, son chef direct, le général divisionnaire Laharpe, que nous sommes redevables de n'être pas morts de faim ».

Néanmoins, par la force des choses, les services qu'on pouvait attendre de lui sur ce nouveau théâtre de la guerre devaient être inférieurs à ceux déjà rendus à l'armée des Pyrénées-Orientales où on s'était battu à intervalles si rapprochés et avec tant d'acharnement.

A l'armée des Alpes, le rôle de notre héros, dans un grade plus modeste, devait être plus effacé et d'ailleurs d'assez courte durée, puisque, à s'en tenir strictement aux dates, cette double campagne de 95 et 96 se réduisit pour lui, alors placé sous les ordres de Laharpe (10) à un total de neuf mois

(9) Kellermann (François-Joseph), duc de Valmy, maréchal de France, né à Strasbourg, mort en 1820 ; était maréchal de camp quand éclata la Révolution ; commandant en 1792 l'armée de la Moselle, il arrêta les Prussiens à Valmy, de concert avec Dumouriez et les força à évacuer le territoire français. Il n'en fut pas moins incarcéré comme suspect en 93 et ne fut rendu à la liberté qu'au 9 thermidor. Placé en 1795 à la tête des armées des Alpes et d'Italie, il tint, pendant toute la campagne avec 47.000 hommes, les attaqués multipliés d'une armée de 150.000 hommes. En 1804, il fut nommé par Napoléon, maréchal de l'Empire, sénateur, duc de Valmy et fut chargé depuis de plusieurs commandements en chef qu'il remplit toujours avec distinction. A la Restauration, il devint pair de France et jusqu'à sa mort il vota en faveur des libertés publiques (dictionnaire Bouillet).

(10) Le général de division Laharpe (1754-1796), mort trop tôt malheureusement, est ainsi apprécié par Thiers (*Révolution française*,

(les six derniers de la première année et le premier trimestre de la seconde).

Accueilli avec sympathie, pensons-nous, par Kellermann qui s'y connaissait en disgrâce, en ayant lui-même pâti, Giacomoni ne resta pas longtemps le subordonné de ce brave et excellent homme, officier général d'ancien régime et par conséquent, malgré ses éclatants services à Valmy et en Savoie, suspect au nouveau gouvernement. On était alors en pleine accalmie d'opérations, dans l'attente d'importants renforts (l'ancienne armée des Pyrénées-Orientales devenue disponible par la paix avec l'Espagne). Mais au moment où notre général en chef, mis en état de recommencer les hostilités, allait en prendre l'initiative, il était remplacé par Schérer que ses succès en Belgique, sous Jourdan (bataille de l'Ourthe) et en Catalogne sous Dugommier, « avaient fait connaître avantageusement ».

Arrivé en brumaire, ce dernier se hâta de mettre à exécution le plan proposé par son prédécesseur et que Masséna, dit-on, avait déjà entrevu. Il consistait à séparer Colli et ses Piémontais, retranchés dans le camp de Ceva, d'avec les Autrichiens de Beaulieu, et à leur enlever les crêtes de l'Apennin.

Commencée le 23 novembre (2 frimaire) continuée le 24, l'opération réussit admirablement malgré un temps affreux. Ce fut l'importante bataille de Loano au succès de laquelle il contribua (11) et où Schérer, avec 36.000 hommes, en attaqua vigoureusement 45.000 qui, en plein hiver, ne s'y attendaient nullement. Mais le bon choix du point d'attaque compensait l'inégalité des forces et tandis que le général ennemi qu'il trouvait en face de lui, Dewins, malade, se faisait remplacer par Wallis, Schérer était secondé par d'admirables lieutenants, des divisionnaires comme Sérurier, Laharpe, Augereau et surtout Masséna qui put revendiquer une part notable de cette glorieuse victoire dont son chef ne sut pas suffisamment profiter.

Le Directoire le remplaça d'ailleurs, sur sa demande, par Bonaparte alors à la tête de l'armée de l'Intérieur, et familiarisé depuis 94 avec un théâtre d'opérations où il avait com-

tome 7, page 226) : « Laharpe, Suisse expatrié réunissant l'instruction au courage, périt victime d'une méprise de ses soldats, dans un combat de nuit et profondément regretté par eux. »

(11) La phrase est du général Clarke, ministre de la guerre de la Restauration, et qui s'intéressa à Giacomoni (V. Appendices).

battu sous Dumerbion comme commandant de son artillerie et, dans une large mesure, comme son conseiller.

★★

Arrivé au quartier-général de Nice, le 6 germinal an IV (26 mars 96), le nouveau général en chef reprit les hostilités dès le 11 avril après avoir fait lire à ses soldats la proclamation à jamais célèbre : « Vous êtes nus, mal nourris, le gouvernement vous doit beaucoup, etc... ». C'est en effet à cette date que l'avant-garde de la division Laharpe, portée dans la direction de Gênes, se heurta près de Voltri aux troupes de Beaulieu, mais il y a impossibilité matérielle à ce que Giacomoni se soit trouvé à cette affaire, puisque, dès le 4, il avait quitté l'armée.

C'est donc pendant une dizaine de jours seulement que notre officier corse, adjudant-général malgré lui, eut à servir sous Bonaparte et ce fut assez pour se brouiller avec le futur Empereur.

Sur l'origine de ce dissentiment entre le jeune général en chef de vingt-sept ans et le vétéran des armées du Roi et de la République, il est assez difficile de se prononcer. Giacomoni en avait quarante-six et, déjà affaibli par les fatigues de ses campagnes précédentes ainsi que par ses blessures, peut-être aigri par sa déchéance hiérarchique, aspirait-il à un repos de longue durée, chose difficile cependant à admettre en pleine guerre, et qui lui aurait valu non pas « la haine de Bonaparte » comme il s'en plaignait amèrement, mais une certaine mésestime de ce dernier, intéressé à n'avoir que des collaborateurs sur lesquels il put de toutes façons compter.

Faut-il donc chercher l'origine de ce conflit dans le souci du grand chef de se débarrasser d'un valétudinaire paraissant, par surcroît, dégoûté du métier ? Y eut-il aussi antipathie entre la victime de Robespierre et le général ami ou protégé des deux frères de ce nom ? Enfin le fils de Letizia se souvenait-il que sa mère avait dû fuir, en manquant de se noyer, devant les envahisseurs de son pays, les soldats d'Anhalt ? Peut-être. L'immense supériorité de Bonaparte sur ses subordonnés ne peut le faire soupçonner de ces petites tesses et il faut, à notre avis, s'en tenir strictement à la première hypothèse, plus militaire et plus vraisemblable (12).

(12) Et cependant Bonaparte, zélé paoliste dans sa jeunesse, commença par reprocher à la France la conquête de son pays. Dans

De toute façon, la carrière de Giacomoni, déjà compromise en 94 comme nous l'avons vu, allait l'être de nouveau, et cette fois, si l'échafaud n'était plus à craindre, ce n'en était pas moins la ruine complète d'une vie militaire dont tout le monde avait hautement reconnu les mérites et l'honorabilité.

On aurait tort, à notre avis, de ne voir dans la retraite de l'ex-général qu'un coup de tête, qu'un acte de bouderie ou de découragement, résultant de blessures d'amour-propre. Blessures il y avait, mais réelles et graves (les certificats des médecins de Montpellier en font foi), et, sans avoir été reçues sur un champ de bataille mais seulement en service commandé, elles n'en diminuaient pas moins, et singulièrement, la valeur physique du malheureux officier et sa force de résistance. Pendant longtemps, et la pauvreté aidant, elles allaient rendre son existence douloureuse et sa santé bien précaire (perte presque absolue de l'usage de la jambe droite).

**

Que devint Giacomoni, entre cette année 1796 où il cessa d'appartenir à l'armée et l'année 1815 où le renversement total de l'Empire et le retour définitif des Bourbons modifièrent complètement sa situation ? Jusque-là sa vie avait dû être celle d'un retraité fort médiocrement pensionné, réduit à végéter et à se soigner avec les plus modestes ressources. Cette longue fraction de son existence s'écoula dans son pays natal où sans doute il retrouvait ce que sa jeunesse avait aimé, cette belle Italie dont le climat lui était indispensable, Gênes, au début, Alexandrie où il était à portée des bains d'Acqui, Plaisance qu'il habita dix ans, et la Corse peut-être aussi par intermittence, mais cela nous n'oserions l'affirmer.

Par un document officiel du Directoire Exécutif, nous apprenons que celui-ci lui accorda, en germinal an VI « une pension de 3.250 francs, réduite provisoirement à 3.000, pour récompense de 32 ans de services, y compris 5 campagnes faites dans le grade de général de brigade provisoire », à compter du 18 floréal an IV (7 mai 96).

une lettre citée par M. Marcaggi : **La Genèse de Napoléon**, p. 173) et datée du 22 juin 89, il écrivait à l'ancien général de la Nation : « Je naquis quand la Patrie périssait. Trente mille Français vomis par nos côtes, noyant le trône de la liberté dans des flots de sang, tel fut le spectacle odieux qui vint le premier frapper mes regards... » Précisément Giacomoni était un des 30.000.

Cette « solde de retraite » comme on disait alors, était convenable, mais elle fut éphémère ; on la revisa bientôt pour la réduire à 1.500 francs, l'intéressé cessant d'être traité comme officier général pour ne plus l'être que comme adjudant-général colonel. Et il en fut ainsi jusqu'en 1816 comme on va le voir.

Giacomoni ne se résigna pas facilement à l'inactivité et à la misère. Si l'établissement du Consulat puis celui de l'Empire lui interdirent tout espoir et firent qu'on n'entendit plus parler de lui, auparavant et tant que le gouvernement directorial dura, il essaya d'intéresser à lui les puissants du jour, en particulier le général de division Lacuée, membre du Conseil des Anciens, dont à titre d'ancien camarade, il sollicita l'aide et la protection.

Ils s'étaient connus à l'armée des Pyrénées-Orientales, et le futur Conseiller d'Etat, le futur Ministre de l'Administration de la Guerre sous Napoléon (13), lui avait succédé comme chef d'Etat-major de cette armée. Dans la lettre touchante qu'il lui écrivit, ne renonçant pas encore complètement à servir la France, l'infortuné Giacomoni, qui n'arrivait pas à se faire payer sa maigre pension, demandait un emploi quelconque, par exemple celui d'inspecteur « des Isles de la Méditerranée récemment occupées » désignant sans doute les Iles Ioniennes momentanément françaises (les troupes de Gentili y avaient débarqué en juin 97).

Il est certain que chez Giacomoni, si le corps était débile, les qualités intellectuelles et l'expérience lui permettaient encore de se rendre utile. Mais malgré la bonne volonté du destinataire, cette démarche n'eut pas d'effet.

Passons rapidement sur cette série d'années si pénibles pour l'ex-général, moralement et matériellement, et arrivons à la dernière partie de sa vie, où le mauvais sort cessa de le persécuter. Il put enfin se faire l'application du proverbe de sa langue maternelle « le temps est un galant homme qui travaille pour nous ».

Remonté « sur le trône d'Henri IV », comme on disait alors, Louis XVIII, à la demande de son Ministre de la guerre, le général Clarke, et dûment éclairé par lui sur

(13) Un décret du 8 mars 1802 créa un Ministère de l'Administration de la Guerre, chargé de la Direction de l'Administration proprement dite. Ce ministère fut réuni à celui de la Guerre le 3 avril 1814, après avoir eu trois titulaires : le général Dejean, le général Lacuée et le comte Daru.

le passé de Giacomoni, voulut bien, à la date du 27 mars 1816, conférer au vieux soldat le grade honorifique de lieutenant-général, avec retraite de Maréchal de Camp (4.000 francs) (14). C'était le maximum de ce qu'il pouvait faire, et il le fit volontiers pour l'ancien serviteur de ses deux prédécesseurs, de son grand-père et de son frère, pour celui que Louis XVI avait fait chevalier de Saint-Louis et officier supérieur vingt-cinq ans auparavant.

Le roi n'en resta pas là, et puisque son attention bienveillante avait été attirée sur le général, il n'est pas étonnant que, confiant dans son loyalisme, il ait permis qu'on l'utilisât pour la mise en application de la loi créant les Cours prévôtales ; et c'est ainsi que, désigné pour celle du Var, Giacomoni inaugurait ses hautes fonctions à Draguignan le 28 mai 1816.

*
**

Dans quel état d'esprit le « Chevalier Giacomoni » abordait-il ce poste plus politique que militaire ? C'est ce que nous allons nous efforcer d'éclaircir.

Mais d'abord qu'étaient-ce au juste que ces Cours prévôtales ? Sans remonter aux institutions de ce nom qui existaient sous la monarchie d'avant 89, disons que sous l'Empire et sous la Restauration, on appela ainsi des Cours judiciaires composées de cinq juges civils, présidées par un prévôt ou juge militaire.

Si celles de l'Empire, établies en 1810, connaissaient de tous les crimes ou délits de contrebande, leur but étant d'empêcher l'introduction des marchandises étrangères, le rôle de celles de la Restauration fut très différent. Etablies surtout (15) pour juger les crimes ou délits politiques, elles

(14) Voici le libellé de cette nomination : « Louis, par la grâce de Dieu, Roi de France et de Navarre, prenant une entière confiance dans les talents, la valeur, la bonne conduite et dans la fidélité et l'affection à notre service du sieur Gaspard Vincent Félix Giacomoni, lui avons conféré et conférons le grade honorifique de lieutenant général pour tenir rang du vingt-sept mars mil huit cent seize, et jouir de la solde de retraite du grade de Maréchal de camp.

Mandons à nos officiers généraux et autres à qui il appartiendra de le reconnaître et faire reconnaître en cette qualité.

Donné à Paris, le vingt-sept mars 1816.

Louis.

Par le Roi,

Le Ministre, Secrétaire d'Etat de la Guerre : duc de Feltre.

(15) Les Cours prévôtales furent instituées pour trois ans par une

ne disparurent qu'après quelques années d'existence et laissèrent, dit l'histoire, d'odieux souvenirs.

On dit que l'exception confirme la règle générale. Il faut croire que la réciproque peut être vraie. Ce jugement sévère de la postérité, visant en bloc ces tribunaux d'exception, « ces tribunaux de sang » dit Vulabelle (16), ne s'applique pas à celui du Var. Les éloges officiels du ministre Decazes au prévôt sortant de charge en sont certainement la preuve (17).

En redevenant fervent royaliste, après avoir été « un pur républicain » comme beaucoup d'autres à une époque où il y avait danger de mort à ne pas l'être — ou du moins à ne pas le paraître, — l'ancien officier de Louis XVI pouvait être soupçonné d'excès de zèle. Dans cette France méridionale où les cerveaux échauffés contribuèrent tant aux cruautés de la *Terreur Blanche*, le général devait avoir à concilier la gratitude qu'il devait aux Bourbons, qui avaient réparé à son égard une grosse injustice, avec les principes d'équité et d'impartialité qu'on aime à voir mettre toujours au-dessus de tout. Pourrait-il y réussir ? C'est ce que nous nous demandions.

★★

Il y avait en effet dans cette vie du général que nous cherchons à retracer exactement, ou plutôt dans la documentation de cette vie, une lacune inquiétante. Allait-il, au dernier moment, déchoir dans notre estime ? La courtoisie de M. Jacques Parès, archiviste de la ville de Toulon et membre de la Société des « Etudes scientifiques de Draguignan » nous a permis de combler cette lacune et cela à notre entière satisfaction, car on finit par s'attacher aux personnages dont on évoque le passé. Nous avons pu être parfaitement renseignés sur la Cour prévôtale du Var, sur la

loi du 4 décembre 1815 due à l'ardeur ultra-royaliste et réactionnaire de la Chambre dite **Introuvable**.

(16) M. de Vulabelle (1792-1862) écrivain libéral, homme politique, ministre de l'Instruction publique (sous le général Cavaignac) est l'auteur d'une très importante **Histoire des deux Restaurations**.

(17) Il s'agit d'une lettre datée de Paris, 16 juin 1818 adressée au Maréchal ministre de la Guerre par le comte Decazes, le futur duc, favori de Louis XVIII, ministre de la police générale, et relative à Giacomoni. Il a pu, écrit-il, apprécier dans les relations de ce dernier avec son ministère, comme prévôt « le zèle le plus ardent et le plus éclairé pour le service de Sa Majesté », et il appuie chaudement la demande du général de retourner en Italie pour y jouir, comme auparavant, de sa retraite.

trace qu'elle a laissée dans l'Histoire, grâce à l'obligeance de cet aimable fonctionnaire qui a bien voulu nous signaler sur ce sujet un article très important, très documenté, de son érudit président M. Poupé, travail paru dans le n° 30 (1914-1915) du Bulletin de cette Société.

Et c'est ainsi qu'après en avoir pris connaissance à la Bibliothèque Nationale (Inventaire Z, 28680/30), nous avons su que la Cour en question, loin d'avoir partagé les passions de l'époque, si vives et si souvent cruellement réactionnaires dans le Midi, à l'égard des anciens bonapartistes et des anciens révolutionnaires, se distingua, au contraire, par son impartialité et sa modération; que loin de se signaler par le zèle de mauvais aloi qu'on aurait pu craindre d'elle, elle ne joua qu'un rôle très insignifiant au point de vue politique, et enfin que, devant toute autre juridiction et pour les mêmes fautes, les peines qu'elle infligea auraient été certainement au moins les mêmes (18).

Honneur donc aux membres de ce tribunal et en particulier à son prévôt, que nous aurions vu avec peine mêlé aux rancunes et aux vengeances qui ensanglantèrent les débuts de la seconde Restauration. On doit savoir gré à Giacomoni de sa conduite loyale et humaine, exclusive de tout parti-pris et de tout esprit de persécution. Il sut résister au mauvais exemple, à l'entraînement presque général, et il y avait là un certain courage. Accordons à sa mémoire une estime que dans les circonstances parfois tragiques de ce triste temps, d'autres ne méritèrent pas toujours, le général Dupont notamment (19).

(18) Sur 64 affaires qui lui furent soumises, 54 seulement furent retenues pour compétence (dont décidait la Cour royale d'Aix) et aboutirent : 12 en 1816, 33 en 1817 et 9 en 1818.

A l'exception de 9 faits séditieux, elles n'avaient trait qu'à des crimes ou délits de droit commun et sur les condamnations prononcées (sans appel) on n'en compte que 3 à mort dont 2 seulement suivies d'exécution, l'un des condamnés ayant bénéficié de la clémence du souverain. Il s'agissait de l'assassinat d'un enfant dans le premier cas, et dans les deux autres de fabrication et d'émission de fausse monnaie.

(19) Le général de division comte Dupont de l'Etang (1765-1840), le vaincu de Baylen, le détenu du fort de Joux, ministre de la Guerre, au début de la première Restauration, du 13 avril au 3 décembre 1814. On l'a accusé, non sans raison, de s'être vengé de la disgrâce impériale sur ses anciens compagnons d'armes, au point même que Louis XVIII, pour couper court à ces agissements et à une impopularité qui retombait sur lui-même, exigea sa démission et le remplaça par le maréchal Soult (qui devait être encore deux fois un excellent ministre sous Louis-Philippe).

On trouvera intégralement reproduite, à la fin de ce travail, la circulaire que le nouveau « magistrat d'épée » crut devoir, en entrant en fonctions, adresser aux différentes autorités avec lesquelles il allait se trouver en relations. Rédigé en termes corrects quoique légèrement ampoulés, ce document sera sans doute jugé, par le lecteur, l'œuvre d'un royaliste dévoué, non d'un sectaire.



Dans les derniers temps de sa vie, notre général avait quitté l'Italie. Domicilié à Draguignan, mais se trouvant « çasuellement » (20) à Aix-en-Provence, chez le sieur Gailard, aubergiste, il y mourut le 30 juillet 1818, à 8 heures du matin (compte-rendu au Ministre du baron de Damas, lieutenant-général commandant la 8^e division militaire). Il était donc dans sa 68^e année. Rien dans son dossier ne fait connaître qu'il fut marié, mais il laissait quatre neveux de son nom, et cela nous le savons par leur lettre du 24 décembre 1854 à S. E. le maréchal Vaillant (21), ministre de la Guerre, lettre demandant « communication des états de service de leur *oncle* ». Elle était écrite au nom de Jean-Baptiste, chef de bataillon au 29^e de ligne, Don Jacques, « propriétaire et maire » (22), Antoine Padoue, lieutenant au 14^e de ligne, et Séverin, capitaine au 8^e léger, et signée de ce dernier. Comme on le voit ce nom honorable avait toutes les chances de ne pas s'éteindre.

On remarquera ces prénoms d'Antoine-Padoue pour le troisième. Ce sont précisément ceux d'un Giacomoni, sans

(20) Mis sans doute pour occasionnellement.

(21) Vaillant (J.-B. Philebert) né en 1790, mort en 1872, maréchal de France, sénateur, ministre comme le maréchal Niel avec lequel il eut plus d'une analogie, eut le département de la Guerre du 11 mars 1854 au 4 mai 1859. Sa glorieuse carrière militaire, si utile à son pays, embrasse la période des deux Empires et des régimes intermédiaires. Polytechnicien, officier de la Grande Armée sous Napoléon I^{er}, officier supérieur sous la Restauration, officier général sous la monarchie de juillet, Maréchal de France après le siège de Rome, Grand Maréchal du palais sous Napoléon III, major général de l'armée d'Italie en 1859, le maréchal Vaillant fit le plus grand honneur à l'arme du génie, à l'armée toute entière et à la France.

(22) Trente-trois ans après (1^{er} octobre 1887), le même Jacques de Giacomoni, alors conseiller général, demandait encore au Ministre (cette fois, c'était le général Ferron) par une lettre datée de Taillanu, communication des états de service de son oncle, ainsi que de ceux de son frère Jean-Baptiste, retraité comme lieutenant-colonel et décédé cette même année à Perpignan.

doute un ascendant, qui fut un des trente-six membres, en 1790, de l'administration départementale de l'île, comme nous l'apprend la « **Storia di Corsica** » de Renucci, ouvrage qui compte d'ailleurs parmi ses souscripteurs cinq Giacomoni, tous de l'arrondissement de Sartène (un de Giuncheto et quatre de Sainte-Lucie).

Voici donc esquissée, à grands traits, la vie du général Giacomoni. Sans avoir l'importance de celle de bien d'autres généraux corses, elle ne manque pas cependant d'un certain intérêt et par son cachet particulier méritait de ne pas être omise dans la collection qu'a entreprise la *Revue de la Corse*.

Comme dans les autres, on y trouvera des enseignements et un exemple des qualités professionnelles et des vertus militaires dont tant de nos compatriotes — et il en est un réellement — ont fait preuve, sous les régimes les plus différents.

Général COLONNA de GIOVELLINA.



L'Ancre de la " Santa Maria " la Caravelle de Christophe COLOMB

La *Revue de la Corse* nous a appris que l'ancre de la « Santa Maria » était exposée au stand de la République d'Haïti à la Cité des Informations de l'Exposition coloniale de Vincennes « pour rendre hommage au grand Christophe Colomb ».

J'avoue que j'ai lu cette nouvelle avec une bien vive émotion.

« Santa Maria » est le nom de l'église construite à Calvi dès les premiers siècles de l'ère chrétienne. Nous n'ignorons pas que, d'après une légende, la Corse aurait été évangélisée par l'apôtre St-Paul qui, sous le règne de Néron, se serait rendu dans notre île et y aurait prêché la foi de Jésus-Christ, à laquelle les Corses sont demeurés toujours fidèles. Il reste encore quelques vestiges des fondations de cette église Santa-Maria, au milieu desquels s'élève un tombeau de famille, situé à l'entrée de la ville, au-dessus de la route nationale, en face du golfe et de la plage de Calvi, et d'un cirque de montagnes formant un panorama merveilleux.

Ce nom de « Santa Maria » existe dans les registres et sur le plan cadastral de Calvi et dans les actes de mes prédécesseurs, notamment dans un acte reçu par M^e Joseph Antonini, notaire à Calvi, le 29 octobre 1840, contenant vente « d'une parcelle de terre avec la chapelle y existant, au lieu dit « Santa Maria », territoire de Calvi ».

Christophe Colomb a donné le nom de l'église de sa ville natale, « Santa Maria », à la caravelle qu'il commandait et avec laquelle il fit voile vers des terres inconnues.

Le destin de cette caravelle fut tragique. Dans la nuit du 24 au 25 décembre 1492, elle alla se briser sur la côte nord de l'île d'Haïti.

L'ancre fut retrouvée plus tard et est devenue une pièce de Musée. Elle fut exposée à Chicago et à Philadelphie. New-York en offrit vingt-cinq millions de francs. La République d'Haïti refusa cette somme et garde jalousement l'ancre du bateau avec lequel Christophe Colomb découvrit l'Amérique.

Un nombre infini d'églises portent le nom de « Santa Maria ». C'est entendu !

Il n'en est pas moins vrai que ce nom est très en honneur à Calvi. Non seulement l'église paroissiale porte ce nom vénéré, mais la belle chapelle de Notre-Dame de la Serra, qui domine et protège notre ville, et la chapelle de Loretu sont aussi consacrées à la Sainte-Vierge.

En outre, Christophe Colomb et son équipage n'ont-ils pas entonné l'hymne corse : « Dio ti salvi Regina » lorsqu'ils aperçurent les premières îles d'Amérique ?

C'est l'hymne que les Calvais chantent en chœur avec un entrain victorieux depuis un temps immémorial.

Il faut reconnaître que ces rapprochements sont impressionnants, de nature à donner à réfléchir et que la tradition calvaïse de la naissance de Christophe Colomb à Calvi est plus solide, plus certaine qu'on ne pense.

M. Guy Zuccarelli a raison de croire que Christophe Colomb est né à Calvi et avec lui « nous le croirons jusqu'à ce que des preuves irréfutables du contraire nous soient apportées ».

Calvi, 12 octobre 1931.

Fr. BATTESTINI.



BIBLIOGRAPHIE

Bonaparte à Auxonne : une supercherie. — Chacun sait que l'une des premières garnisons du lieutenant Bonaparte fut la ville d'Auxonne (1). Il n'est pas surprenant que cette localité, fière d'avoir pendant quelque temps hébergé l'Empereur, ait songé à perpétuer ce souvenir en offrant à la curiosité des touristes une belle statue, érigée en 1857 sur la place de l'Hôtel de Ville. « Le grand homme y est représenté en lieutenant d'artillerie, un joli petit lieutenant de 22 printemps, tel j'imagine qu'il devait être lors de son séjour à Auxonne, en 1791. Le piédestal porte quatre bas-reliefs représentant le couronnement, le passage du pont d'Arcole, Napoléon présidant le Conseil d'Etat et le même souverain rêvant sous un des arbres séculaires qui ombrageaient Notre-Dame de la Levée (route en remblai qui passait par là. »

Mais il y avait mieux. On y montrait autrefois la chambre où avait vécu le futur Premier Consul, ornée des meubles qu'il possédait. Elle se trouvait dans la maison que Bonaparte avait un moment habitée chez son professeur de mathématiques, Jean-Louis Lombard, de Strasbourg, et qui fut transformée en collège par un décret de 1863, sur le désir du maire de l'époque. Les admirateurs de Napoléon pouvaient donc venir s'y recueillir et évoquer la grande ombre. Mais M. Pitollet, professeur au lycée Louis-le-Grand, avec cet esprit critique qui caractérise les savants de notre temps, s'est demandé si les meubles ici rassemblés étaient bien authentiques et il nous donne le résultat de ses recherches (2).

Napoléon III avait bien consenti à décréter que la maison historique prendrait le nom de collège Bonaparte, mais il avait imposé comme condition que la chambre occupée en 1790 (?) par son grand oncle serait transformée en musée napoléonien, avec les meubles que possédait le jeune officier lors de son séjour à Auxonne. Le maire fut ici très embarrassé. Les meubles avaient naturellement disparu. Il ne lui restait qu'à les improviser. Il s'adressa d'abord à l'Empereur lui-même qui fit envoyer : une table, un fauteuil pliant, un tabouret pliant « qui avaient appartenu à Napoléon I^{er} et faisaient partie de son mobilier de campement pendant les dernières années du premier Empire ». Mais cela ne suffisait pas. Alors on se retourna vers un marchand de meubles de Dijon, un Allemand, Johann Dietsch, qui s'offrit à monter une chambre napoléonienne *authentique* pour la somme globale et forfaitaire de cinq cent cinquante-neuf francs 50 centimes. Le commerçant réunit un mobilier du XVIII^e siècle, qui lui fut payé par le secrétaire de la mairie.

En voici le détail :

Un bois de lit blanc à colonnes et roulettes, 40 fr. ;

Une paillasse pleine, 12 fr. ;

Un matelas crin d'Afrique, 20 fr. ;

Un traversin crin d'Afrique, 4 fr. ;

(1) Il y séjourna du 8 juin 1788 au 16 septembre 1789, puis du 12 février au 16 juin 1791.

(2) **La Bourgogne d'or**, revue bourguignonne, octobre 1931.

Un tour de lit et sa courtépointe en coton, fond blanc, broché, 80 fr. ;

Un baldaquin et sa garniture, 12 fr. ;

Une table de nuit ancienne, 4 fr. ;

Deux fauteuils peints, recouverts en velours vert, 24 fr. ;

Un bureau en bois de rose avec cuivres, 135 fr. ;

Une glace cassée à fronton, 18 fr. ;

Un baromètre doré, 25 fr. ;

Une console peinte avec dessus de marbre, 35 fr. ;

Une encoignure cirée, 35 fr. ;

Quatre rideaux en soie verte avec les embrasses, 50 fr. ;

Deux triangles, quatre supports, quatre pitons, 5 fr. ;

Une petite commode Louis XV avec dessus de marbre et garnitures de cuivre, 18 fr. ;

Une paire de gros chenêts cuivre, 18 fr. ;

Une pelle, une pincette à boules cuivre, 6 fr. ;

Une paire de flambeaux anciens, 15 fr. ;

Une vieille chaise en bois, 3 fr. ;

Transport, voyage et pose, 35 fr. — Total : 561 fr.

La chambre fut ainsi meublée et complétée par d'autres dons. La municipalité fit mettre sur la fenêtre l'inscription suivante : « Chambre occupée par Napoléon Bonaparte en 1790 (?) et 1791 ». Durant quelques années, les bonapartistes purent contempler religieusement les objets qui avaient servi à leur dieu. Qui, même aujourd'hui, ne ferait pas ce pèlerinage si les événements n'avaient pas supprimé le souvenir du plus grand des souverains et la meilleure attraction de la ville d'Auxonne. La réaction anti-napoléonienne, qui suivit 1870, stupide comme toutes les réactions, fit enlever l'inscription et disperser les meubles qui s'en allèrent à la mairie d'Auxonne, au musée de cette ville où au musée de l'Armée, à Paris. Le collège s'appelle aujourd'hui collège Prieur de la Côte-d'Or, qui fut un enfant de la ville. Le Conseil municipal aurait été mieux inspiré de conserver le souvenir et la légende, car substituer Prieur à Bonaparte !!!

Anvers et Napoléon. — La *Revue d'Histoire moderne* a inséré dans son numéro de juillet-août 1931, n° 34, un article de M. Charliat sur l'œuvre de Napoléon I^{er} à Anvers. L'Empereur, qui avait dit en parlant de ce port : c'est un pistolet chargé au cœur de l'Angleterre, avait deviné le rôle militaire et commercial qu'il pouvait jouer. Et cependant il était resté ce qu'il était au XVI^e siècle ; aucun bâtiment important ne pouvait s'y aventurer. Napoléon y vint en 1803 et y décida les travaux à entreprendre. Comme toujours, il rêvait grand. Dès 1804, l'arsenal était commencé ; puis ce fut le bassin, « travail de géant » destiné à l'hivernage des vaisseaux. En 1812, l'escadre d'Anvers comprenait 21 vaisseaux et 9 frégates. Cette base navale permettait la formation de toute une école de marins, dont celle des trois grands amiraux Missiessy, Halgan et de Rigny. Comment l'esprit maritime des habitants ne se serait-il pas réveillé à cette vue ? Si l'œuvre fut interrompue en 1814, elle ne devait pas être perdue et, comme écrit l'auteur en terminant : « les travaux de l'Empereur ont épargné de lourdes dépenses à la jeune Belgique, née en 1830, et légitimé la demande de libre disposition de l'Escaut. »

Pour les Mériméistes. — Nous leur signalons la publication

par le *Petit Bastiais*, dans ses numéros de septembre et octobre, d'une série d'articles concernant l'itinéraire de Mérimée en Corse, au cours d'un voyage qui lui permit d'écrire ses *Notes d'un voyage en Corse*. Ils y trouveront d'intéressantes remarques sur les sources de sa documentation.

NOUVELLES

en quelques lignes

Amélioration des ports corses. — Une lettre du Ministre des Travaux publics à M. Sari, sénateur, annonce l'octroi d'une subvention supplémentaire de 500.000 fr. pour l'ensemble des ports du département. Ce n'est certes pas suffisant pour effectuer les nombreux travaux qu'ils attendent, mais c'est du moins la preuve que la question intéresse les pouvoirs publics et qu'elle recevra un jour ou l'autre une solution conforme à nos intérêts. Assurer nos relations extérieures et faciliter le trafic avec le continent sont une œuvre de longue haleine sans doute, mais qui conditionne à la fois notre vie économique et nationale.

Simple réflexion sur nos paquebots. — Dans le mouvement des ports de la Corse, nous avons relevé, à la fin de septembre, d'après les indications des journaux, ces chiffres qui concernent le mouvement des voyageurs : *Général-Bonaparte*, de Nice 219 passagers et de Bastia 576 ; *La Corse*, de Marseille, 224 passagers ; *L'Ile-de-Beauté*, de Bonifacio, trois passagers ; *Le Cap Corse*, de Livourne, 219 passagers ; *Le Général-Bonaparte*, de Marseille, 223 passagers et de Corse 805 ; enfin *L'Ile-de-Beauté*, de l'Ile Rousse, huit passagers.

Sans commentaires !

Pour nos routes. — Le problème vicinal est le plus important de tous ceux que la prospérité de la Corse offre à l'attention des économistes. L'administration ne fera jamais assez pour en activer la solution. Le Ministre des Travaux publics a écrit à son collègue M. A. Landry, qui avait insisté auprès de lui pour obtenir une subvention plus importante en faveur de nos routes, que la Corse avait reçu pour l'entretien de ses routes nationales 9 millions en 1930 et 15.190.000 en 1931 ; tandis que les crédits alloués en moyenne aux 90 départements avaient été seulement de 6.675.000 en 1930 et de 7.711.000 en 1931. Il est juste de reconnaître que la Corse a été avantagée et que nos deux ministres doivent y être pour quelque chose. Mais comme le fait remarquer le rédacteur en chef de *Bastia-Journal*, il reste encore beaucoup à faire pour que notre île ait sa part légitime : « Les départements continentaux ont une moyenne de 440 kilomètres de routes entretenues par l'Etat, mais le département insulaire en a 1650, soit quatre fois plus. Ainsi sa part de crédits par rapport à celle des autres devrait être quatre fois 7 millions, soit 28 millions, au lieu de 15. Nous sommes loin du compte ».

Qu'on se mette bien dans la tête que la route seule, et la route bien entretenue, suscitera le progrès et amènera la richesse dans une Corse isolée, montagneuse, et dotée d'un réseau ferré incomplet.

Les relations téléphoniques Continent-Corse. — Depuis quelque temps, il est possible d'obtenir la communication par téléphonie sans fil entre le poste de la Turbie et celui de Calenzana. Les journaux nous informent que le Ministre des P. T. T. a constaté récemment le parfait fonctionnement du système et qu'il a pu entrer en relations avec le préfet, à Ajaccio. Il aurait été tellement satisfait qu'il aurait ordonné d'utiliser définitivement cette installation par ses services et décidé la construction d'une autre ligne le long de la côte. Souhaitons que cette nouvelle ne soit pas exagérée et que le téléphone entre la France continentale et la France insulaire devienne d'un usage pratique et courant. Nous sommes au milieu du xx^e siècle et il serait incompréhensible que la Corse à ce point de vue restât plus longtemps en dehors du progrès.

Programme scolaire à Bastia. — M. E. Sari, sénateur et maire de la ville, a présenté à son Conseil municipal, qui l'a approuvé, un programme de travaux intéressant l'enseignement primaire, secondaire et technique. Il prévoit la construction de deux écoles maternelles à Lupinu et à Toga, de deux écoles primaires à S'Joseph et à la Citadelle, de l'aménagement de l'ancien hôpital en école de filles et surtout de la construction d'un lycée, englobant une école nationale de commerce et d'industrie derrière le Palais de Justice. Un architecte du gouvernement a déjà été désigné pour préparer un avant-projet.

Enfin Bastia, grâce à l'activité de son maire, deviendra le centre universitaire qu'elle doit être et jouera le rôle intellectuel pour lequel tout la désigne.

Musée Napoléon de Châteauroux. — Au mois de janvier sera inaugurée, au musée Bertrand, une seconde salle napoléonienne, nommée salle de Waterloo. Les objets qu'elle renferme sont tous des dons d'un grand admirateur de Napoléon, M. René Vivie de Régie, qui prépare sur l'Empereur un important ouvrage intitulé : Napoléon universel. Il sera mis en souscription et nous aurons l'occasion d'en reparler. La salle de Waterloo réunit une documentation précise sur la célèbre journée historique. On y trouve de nombreux plans et un diorama scrupuleux de la bataille avec 3.000 petits soldats d'étain habillés de leurs uniformes fidèlement reproduits. Félicitations à M. de Régie de savoir employer utilement ses loisirs et sa fortune, autant qu'à la ville de Châteauroux de n'avoir pas suivi l'exemple d'Auxonne (1).

(1) M. R. Vivie de Régie vient de publier un **Tableau généalogique des Bonaparte**, reprenant la question si débattue des origines de l'Empereur. M. de Régie, villa Arcole, Arcachon, fidèle lecteur de notre Revue, sera très heureux d'en envoyer un exemplaire franco à ses abonnés pour le prix réduit de quatre francs en timbres.

Le Directeur Gérant,
A. AMBROSI.



CHEZ VOUS

Jeunes gens, jeunes filles, adultes, il est facile de préparer
rapidement et par **CORRESPONDANCE**

Sous la direction de Professeurs spécialisés
ou de Professeurs agrégés des Lycées de Paris

- 1° **les examens de l'enseignement primaire, primaire supérieur et secondaire**, (certificats, brevets élémentaire et supérieur, baccalauréats ancien et nouveau régime, école coloniale, écoles d'agriculture, etc.), préparation partielle ou complète.
- 2° **toute situation commerciale, financière et industrielle** (aide-comptable, teneur de livres, caissier-comptable, correspondant en langue française ou étrangère, sténo-dactylographe, dessinateur-industriel, etc., etc.)
- 3° **tous les concours administratifs** : (ministères, chemins de fer, Banques, Postes et Télégraphes, douanes, préfectures départementales, préfectures de police et de la Seine, inspection du travail, caisse des dépôts, contributions directes, Assistance publique, Trésoreries générales (France et colonies), Octroi de Paris, Société du Gaz, etc., etc.)
- 4° **les carrières militaires suivantes** : de l'année active (peloton des élèves officiers de réserve E.O.R., Ecoles de sous-officiers, Ecoles d'Officiers de Saint-Maixent, Saumur, Poitiers, Versailles, et de Gendarmerie, Adjudant* d'administration du génie, agents et sous-agents militaires
de l'armée de réserve (attachés d'intendance, sous-lieutenants d'administration du service de l'Intendance et du service de Santé). Devoirs corrigés par des militaires.

Détachez cette page de la Revue et **envoyez-la sous enveloppe affranchie**, avec votre nom et votre adresse, en soulignant l'indication de l'examen que vous désirez préparer,

à **L'ÉCOLE PIGIER, 53, Rue de Rivoli, Paris (1^{er})**

Vous recevrez aussitôt, sans engagement et sans frais,
le programme et tous les renseignements

**Porcs pesant 100 kilos à 7 mois
et 200 kilos à 10 mois**

PORCS

Croisements sélectionnés anglais et craonnais

Fermiers, Eleveurs, achetez directement à la production, supprimez l'intermédiaire

J'expédie immédiatement les commandes par caisse de 2, 3, 4, 5, 6, 8, 10 porcs, franco dans toutes gares de France, transport emballage, mortalité et responsabilité de route à ma charge.

| | |
|--|---------------|
| PORCS de 58 jours environ | 80 fr. franco |
| PORCS de 2 mois environ. | 90 fr. — |
| PORCS de 2 mois 1/2, 18 kilos environ | 105 fr. — |
| PORCS de 3 mois 22 kilos environ. | 130 fr. — |
| PORCS de 3 mois 1/2, 26 kilos environ | 160 fr. — |
| PORCS de 3 à 4 mois, 31 kilos environ | 190 fr. — |

Mâles et Femelles pour reproduction sur demande

Assurance gratuite 3 mois

**Ecrire : E. JOLY, Porcs d'Elevage
BRIVE-LA-GAILLARDE (Corrèze)**

SAUCISSONS

| | |
|--|----------------------|
| Pur porc sec garanti. | 25 fr. le kg. |
| Porc et bœuf sec Arles. | 16 — |
| Porc et bœuf étuvé | 10 — |
| Saucisse fraîche pur porc | 10 — |
| Pâte de foie, rillettes et fritons <small>cuits au four</small> | 10 — |

*Marchandise expédiée en colis postal de 9 kilogs
franco port et emballage toute gare tous les jours*

Mandat, Remboursement, Crédit après références

Ecrire : TUDOR, Salaisons, BRIVE (Corrèze)

ÉTABLISSEMENTS VINCENTELLI S. A. ANVERS (BELGIQUE)



Fabricants et Fournisseurs Généraux
DE MATIÈRES PREMIÈRES
pour la PATISserie, la BISCUITERIE
et la BOULANGERIE FINE

SPÉCIALITÉ :
TOUS LES FRUITS CONFITS SANS EXCEPTION

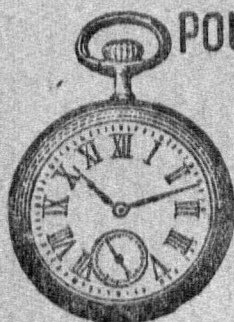
TÉLÉGRAMMES : VINCENTELLI ANVERS

Codes A. B. C. 5th et 6th Ed.

Pour la publicité, s'adresser également à

M. A. F. VINCENTELLI

177, Rue Lozane, ANVERS (Belgique)



POUR

8

Frs. NOUS LIVRONS

une montre et chaîne
ou bracelet parfaite

homme, dame, à remontoir
mouvement très solide
soigneusement réglé 36 h

chronomètre garantie

6 ans, simili or, argent. Même

prix bracelet homme ou dame
lumineux choix. Envoi contre remb.

DORAT à BRIVE Corrèze



Envoyez aujourd'hui même ce Bon, vous recevrez un Chronomètre garanti 6 ans
Adresse : DORAT, Brive (Corrèze)

MOUTONS ET BREBIS

Nous pouvons vous expédier immédiatement des agneaux, agnelles, béliers, brebis, moutons, genre berrichon, lauraguais, quercynois, ayant actuellement 2 à 3 kgs de laine. Nous garantissons tous ces animaux de 1^{re} qualité, sains et de bonne venue, bêtes rustiques pouvant rester dehors par tous les temps.

EXPÉDITION FRANCO PORT ET EMBALLAGE POUR TOUTE GARE

| | |
|--|---------|
| <i>Agneaux petits 3 mois, sevrés, qui mangent bien</i> | 90 fr. |
| <i>Agneaux ou Agnelles 3 à 4 m. sevrés, solides et vigoureux</i> | 100 fr. |
| <i>Agneaux ou Agnelles 4 à 5 mois, 20 kg. environ.</i> | 150 fr. |
| <i>Agneaux ou Agnelles 8 à 9 mois, 28 kg. environ.</i> | 180 fr. |
| <i>Moutons ou Brebis 10 à 12 mois, 35 kg. environ.</i> | 190 fr. |
| <i>Brebis 13 à 14 m., 40 kg. env., pouvant être mère</i> | 220 fr. |
| <i>Brebis avec son agneau.....</i> | 300 fr. |
| <i>Brebis avec deux agneaux (doubles).....</i> | 400 fr. |

PETITS PORCS D'ÉLEVAGE DISPONIBLES TOUTE L'ANNÉE

Indiquez-nous lisiblement à la commande votre adresse et gare destinataire

CRÉMON Elie, BRIVE (Corrèze)

LE

“Cap Corse”

APÉRITIF

est une création de

L. N. MATTEI

*Chevalier de la Légion d'honneur
Commandeur du Mérite Agricole*

Maison fondée en 1872

LA GRANDE MARQUE CORSE

Le seul devant être servi à la demande :

Un “CAP”

Un “CAP CORSE”

Un “MATTEI”

Appellations déposées conformément aux lois

— Exiger la marque et l'étiquette rouge —

OUVRAGES RECOMMANDÉS

RÉCEMMENT PARUS :

Géographie physique de la Corse, par A. Ambrosi R., brochure in 8° avec 43 photogravures. Etude des particularités géographiques de l'île. Prix : 20 francs.

La demander à la Librairie des Presses Universitaires, boulevard Saint-Michel, Paris (V°). (La direction de la Revue se charge de transmettre les demandes).

Histoire de Rome et de sa civilisation, par A. Ambrosi R.

Nous signalons à nos lecteurs la publication de ce livre par la librairie Hatier, 8, rue d'Assas, Paris (VI°). Ils y trouveront de fréquentes allusions à notre civilisation corse. Les centaines de reproductions photographiques de monuments romains et d'objets possédés par les divers musées d'Europe font de ce volume de 548 pages un véritable album. Prix : 19 francs, broché ; 23 francs, relié.

Histoire de la Corse, par A. Ambrosi-R., in-12 de 160 pages et 63 gravures, spécialement rédigée pour les élèves des écoles primaires.

Chez l'auteur, même adresse que ci-dessus, ou chez l'éditeur Jansson, successeur de Piaggi, à Bastia. Prix : 5 francs (6 francs franco).

**PRIERE INSTANTE AUX ABONNES DE SIGNALER AU DIRECTEUR
LEURS CHANGEMENTS D'ADRESSE ET DE RESIDENCE**

“Damiani”

LE DÉLICIEUX VIN DU CAP CORSE AU QUINQUINA

Rouge ou blanc 18°

BASTIA : siège social et maison principale.
PARIS : bureaux et magasins d'exposition :
139, F^{re} Poissonnière (Trudaine 35-97).
LYON : dépôt, 70, Cours Lafayette.
MARSEILLE : 7, Impasse des Peupliers (Prado).
EXPORTATION : dans l'Univers entier.

VRAIE MARQUE

BANQUE DE LA CORSE

ALTIERI & NAPOLEONI

15, Place Saint-Nicolas et 41 bis, B^e Paoli, à BASTIA

Principales Opérations de la Banque

Escompte et recouvrement du papier de commerce — Comptes de chèques — Comptes de dépôts à préavis et à échéances — Lettres de crédit — Opérations de change — Ordres de Bourse — Souscriptions — Opérations sur titres — Garde de titres — Prêts sur titres — Encaissement de tous coupons — Garantie contre le risque de remboursement au pair et la non-vérification de tirages — Renseignements financiers, industriels et commerciaux — Surveillance de portefeuilles, etc., etc.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Compartiments depuis 30 francs par an